

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

*Revue Trimestrielle*

## SOMMAIRE

<i>Les deux côtés de l'horizon</i> .....	JEAN DÉSY.....	195
<i>Décentralisation ou asservissement</i> .....	PIERRE-PAUL LANGIS.....	204
<i>Tendances nouvelles de la littérature française</i> ..	GUY SYLVESTRE.....	209
<i>Jules Cambon</i> .....	RENÉ RISTELHUEBER.....	226
<i>La jeunesse de Chateaubriand</i> .....	ROGER DUHAMEL.....	230
<i>Priam et Achille</i> .....	JOSEPH LALIBERTÉ.....	246
<i>Lecture de St-John Perse</i> .....	LOUIS-MARCEL RAYMOND..	255
<i>Document</i> .....	LÉON LORTIE.....	278
<i>Échos et Nouvelles</i> .....		286

*Rédacteur en chef:* JEAN-PIERRE HOULE

*Comité de Publication:*

MM. ROGER DUHAMEL, *président*, ROBERT CHARBONNEAU,  
DOLLARD DANSEREAU, JEAN-MARIE MORIN, LOUIS-MARCEL RAYMOND.

*Ce numéro de L'Action Universitaire  
est un hommage*

du Président  
du Conseil général  
et du comité de Publication  
de l'A.G.D.U.M.

*à la Promotion 1948*

*Des Facultés et Ecoles  
de l'Université de Montréal*

*Nos meilleurs vœux accompagnent  
tout particulièrement la direction, les  
professeurs, les anciens et les  
élèves de l'École Polytechnique qui  
célèbre le 75<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation*

## LES DEUX CÔTÉS DE L'HORIZON

Jean Désy,

Ministre du Canada en Italie.

C'est en lisant l'Anthologie de Manuel Bandeira que j'ai connu Castro Alves. Les quelques pages que mon ami Manuel Bandeira lui a réservées dans son recueil romantique m'ont donné le goût de lire plus avant et j'ai recouru aux ouvrages de Mucio Teixeira et de mon très cher et profondément regretté Afranio Peixoto. Cela remonte à six ans. Je connaissais peu ou très mal votre langue, mais je pressentais pourtant les beautés des poèmes dont je n'arrivais pas à pénétrer complètement le sens, et c'est pourquoi je me mis à les traduire en français afin d'en exprimer, pour ma satisfaction, tout le suc.

Chez Castro Alves, comme chez Gonçalves Dias, Olavo Bilac, Raimundo Corrêa, Ronald de Carvalho, une chose m'a frappé tout d'abord : leur sens de l'humain et de l'américain. Certes, ils sont Brésiliens, mais, par leur inspiration, ils débordent les frontières nationales, et leur vision, souvent prophétique, atteint à la mesure de notre continent. Ils ont découvert la grandeur et la diversité du Nouveau Monde, de ce « novus orbis » ; ils ont chanté le Brésil, mais ils ont chanté aussi l'Amérique, des glaces de l'Hudson à la pampa argentine, de la Serra do Mar à la Cordillère des Andes. Ils ont eu la révélation de ces hommes qui escaladent les horizons et qui découvrent les éléments offerts à la domination de l'homme. Ce sont des augures, des « vates », qui, suivant l'expression de Camoëns, « novo reino tanto sublimaram ». Et parmi ces « vates » se place au premier rang Castro Alves.

Si je suis incompetent à apprécier convenablement le style et la poétique de Castro Alves, je me rends cependant compte de la variété de ses rythmes et de la richesse de ses timbres. Sa métrique est indiscutablement romantique. A côté des alexandrins classiques, des *decassílabos em quadra e em oitava*, des *décadas de sete sílabas*, des *redondilhas*, des *sextilhas com refrain*. L'on pense tout de suite à l'influence de Victor Hugo, dont Castro Alves fit, de bonne heure, des versions littéraires et

l'on se rappelle que le poète des « Espumas Flutuantes » considérait l'auteur des « Orientales » comme un géant dans un siècle de pygmées, qui

« ...porte sur son front  
plus d'astres que le ciel,  
Plus de rayons que le soleil ». <sup>1</sup>

Le disciple brésilien du maître français n'est pas un imitateur servile. Il imite Hugo, comme Camoëns imite Pétrarque, Lafontaine imite Esope, Racine imite Euripide et Victor Hugo lui-même imite Shakespeare. Il conserve toujours son originalité et sa personnalité, s'il emprunte des modes d'expression ou des sujets et des thèmes. Comme Hugo, Castro Alves est un poète épique. Comme Hugo, il est attiré par les problèmes politiques et sociaux. Comme Hugo, il est un lyrique cosmique. Il se distingue cependant du poète français par son inspiration qu'alimentent la nature brésilienne, les gloires et les tragédies de sa patrie, et par le sens profond qu'il a des destinées de l'Amérique.

Il chante sa terre et ses merveilles, ses parfums et ses crépuscules, ses plages et ses forêts, ses campines et ses montagnes, le peuple des eaux et des champs, l'Amazone et la mer, les amours et la mort. Il évoque les rayonnantes figures de l'histoire de sa patrie: explorateurs, guerriers, découvreurs, missionnaires. En le lisant, on voit défiler les Anchieta, les Manuel de Nobrega, les Alexandre Gusmão, les Antonio Raposo Tavares, les Anhanguera, et tous ceux-là qui, aux quatre points cardinaux, ont révélé un passé qui sans cesse se renouvelle.

« Grands hommes, apôtres héroïques!...  
Ils disaient mieux que les stoïciens:  
Douleur, tu es ma joie!  
Gril, mon lit! — Braise, ma gemme!  
Clou, mon sceptre! Flamme, mon diadème!  
O mort — ma vie! » <sup>1</sup>

1. « ...concentra na fronte  
Mais astros — que o horizonte,  
Mais luz de que o sol lançou. »
2. « Grandes homens! Apostolos heróicos!...  
Eles dizaim mais, do que os estóicos:  
— « Dôr, — tu és um prazer!  
« Grelha, — és um leito! Brasa, — és uma gema!  
« Cravo, és um cetro! Chama, — um diadema!  
« O' morte, — és o viver! »

Avec une violence et une éloquence toujours contenues par la discipline poétique, il lutte contre l'esclavage qu'il anathématise. Avec une superbe élévation de style, il proclame sa foi en Dieu et dans la liberté:

« Qu'importe! La Liberté  
Est comme une hydre, ô Antée:  
Si elle roule, sur le sol, sans forces  
Plus forte elle se relève ». <sup>1</sup>

Il croit en la jeunesse qu'il appelle, moderne Pierre l'Ermite, aux croisades du siècle. Il lui prêche la certitude d'un monde meilleur, lavé des iniquités et des crimes, l'avènement d'une ère promise car c'est elle, cette jeunesse, qui recevra des mains de l'Éternel les tables de la loi. C'est elle qui rachètera l'humanité; il la convie avec une conviction passionnée, il sonne le clairon du rassemblement et de la marche exaltée; il entrevoit, dans une extase sainte l'âge nouveau; il écoute le chant de la terre et des cieux et voit le vide se peupler de l'ombre de Dieu. Il appelle, il clame:

« Marchez!  
Qui tombe, dans la lutte, glorieusement  
Tombe aux bras de l'Histoire  
Et au cœur du Brésil ». <sup>2</sup>

Castro Alves ne se borne pas aux paysages qui lui sont familiers, aux problèmes régionaux, au passé national. C'est tout notre continent qu'il embrasse du regard, interprète et traduit en images et en sonorités. C'est Colomb et Gama qui ouvrent les sillons de la mer. Ce sont les hommes de fer qui traversent les équateurs. C'est la grande voix qui réveille les grands hommes, de l'Océan jusqu'aux Andes, et ce sont les fils du Nouveau Monde qui font entendre leurs clameurs en face de l'avenir et de l'infini. Il se décrit soi-même, fils de la lumière d'une zone ardente; il embouche la trompette stridente dont il veut faire

1. « Não importa! A liberdade  
E como a hidra, o Anteu:  
Se no chão rola sem forças  
Mais forte do chão se ergueu ».

2. « Marchai!  
Quem cai na luta com glória  
Tomba nos braços da história  
No coração do Brasil ».

entendre le son, d'un pôle à l'autre pôle. Il veut éveiller les échos des hautes Cordillères, des pics solitaires, des régions boréales. Il veut fondre en une titanesque harmonie le chant du Niagara, le fracas des avalanches, le bouillonnement des volcans, le ressac des vagues, le vent dans les palmes et le rugissement des ouragans « no concerto universal ».

C'est, à travers l'espace, le drame des abîmes et des sommets. C'est la nuit avec ses aurores, l'obscurité avec ses rayons.

« Taillé pour la grandeur,  
Pour croître, créer, monter  
Le Nouveau Monde sent, en ses muscles,  
Sourdre la sève de l'avenir ». <sup>1</sup>

Enfin, reliant le Nouveau Monde à l'Ancien, rappelant la longue histoire de notre civilisation, rattachant à ses ancêtres la jeune race américaine, le poète proclame comme un acte de foi :

« L'héritage des sueurs de deux mille ans  
Doit parvenir intact aux générations neuves ». <sup>2</sup>

Je ne sais pourquoi, en lisant ces poèmes dont le souffle et la cadence sont hugoliens, je ne pouvais me dégager des vers de Verlaine, de ce « Colloque sentimental » dont les rimes s'appelaient en ma mémoire. Vous les connaissez. Ils ont une vertu obsédante comme certaines incantations de rêve, comme certaines mélodies intérieures dont on ne peut complètement s'affranchir :

« Dans le vieux parc solitaire et glacé,  
Deux ombres ont tout à l'heure passé.  
Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles  
Et l'on entend à peine leur paroles...  
Deux spectres ont évoqué le passé. »

Ces vers provoquent en moi un mirage, et je vois, dans un décor incertain, deux ombres très différentes l'une de l'autre; un vieillard

1. « Talhado para grandezas  
P'ra crescer, crear, subir,  
O novo mundo nos musculos  
Sente a seiva do porvir ».

2. « A herança de suor vertida em dois mil anos  
Há de intacta chegar as novas gerações ».

et un jeune homme. Doucement, je m'approche. L'un s'appuie sur des béquilles, l'autre s'avance comme un patriarche. J'écoute leurs paroles et je reconnais leur figure: l'adolescent Castro Alves discute avec l'octogénaire Victor Hugo. Le colloque tourne presque à la querelle.

— O maître, ô vous que j'ai tant admiré, que j'ai tant aimé, pourquoi m'avez-vous fait cette peine? s'afflige Alves.

— De quelle peine parles-tu? répond Victor Hugo.

— De n'avoir pas, remarque Alves, dans vos 300,000 vers et plus, particulièrement dans votre prodigieuse « Légende des siècles », fait la moindre mention d'un événement qui a bouleversé l'humanité et dont votre grand précurseur Camoëns avait, lui, entrevu les extraordinaires prolongements.

— Lequel? interroge Victor Hugo.

— La découverte du Nouveau Monde, dit Alves.

— Qu'est-ce à dire? rétorque Hugo. N'ai-je pas parlé de l'Amérique en un autre endroit de mes ouvrages? Ne lui ai-je pas consacré deux poèmes: « Civilisation » et « Les deux côtés de l'horizon »?

— Hélas! soupire Castro Alves, c'est bien là le plus triste, je voudrais que ces deux poèmes n'eussent point été écrits par vous. Car si vous avez conçu de beaux vers qui ont fait ma joie, vous avez commis ceux-là qui m'ont consterné. Je m'excuse presque de vous le rappeler.

— Auriez-vous, jeune homme, la prétention de me juger? protesta Hugo.

— Plaise au ciel que vous les jugiez vous-même ces vers! répartit Alves. Vous avez inclus dans « Toute la lyre » au chapitre 3e « La pensée » ce poème 14e, « Civilisation ».

« Ce que vous appelez dans votre obscur jargon:  
Civilisation — du Gange à l'Orégon,  
Des Andes au Thibet, du Nil aux Cordillères,  
Comment l'entendez-vous, ô noires fourmillères?

De toute votre terre interrogez l'écho.  
Voyez Lima, Cuba, Sydney, San-Francisco,  
Melbourne. Vous croyez civiliser un monde  
Lorsque vous l'enfiévrez de quelque fièvre immonde,  
Quand vous troublez ses lacs, miroirs d'un dieu secret,  
Lorsque vous violez sa vierge, la forêt;

Quand vous chassez du bois, de l'ancre, du rivage  
 Votre frère naïf et sombre, le sauvage,  
 Cet enfant du soleil peint de mille couleurs,  
 Espèce d'insensé, des branches et des fleurs,  
 Et quand, jetant dehors cet Adam inutile,  
 Vous peuplez le désert d'un homme plus reptile,  
 Vautré dans la matière et la cupidité,  
 Dur, cynique, étalant une autre nudité,  
 Idolâtre du dieu dollar, fou qui palpite,  
 Non plus pour un soleil, mais pour une pépite,  
 Qui se dit libre et montre au monde épouvanté  
 L'esclavage étonné servant la liberté!

Oui, vous dites: — Voyez, nous remplaçons ces brutes;  
 Nos monceaux de palais chassent leur tas de huttes;  
 Dans la plaine lumière humaine nous voguons;  
 Voyez nos docks, nos ports, nos steamers, nos wagons,  
 Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses! —  
 Et vous vous contentez d'être autrement féroces.  
 Vous criez: Contemplez le progrès! admirez!  
 Lorsque vous remplissez ces champs, ces monts sacrés,  
 Cette vieille nature âpre, hautaine, intègre,  
 D'âmes cherchant de l'or, de chiens chassant au nègre,  
 Quand à l'homme lion succède l'homme ver,  
 Et quand le tomahawk fait place au revolver! »

— Je me suis expliqué ailleurs, répond Victor Hugo, et j'ai dit  
 pourquoi je condamnais cette soi-disant civilisation. Reportez-vous à  
 « Deux côtés de l'horizon » qui, dans le même ouvrage, paraît dans le  
 chapitre « L'humanité ». Là j'ai dit au Seigneur, Créateur:

« L'Amérique surgit, et Rome meurt! ta Rome!  
 Crains-tu pas d'effacer, Seigneur, notre chemin,  
 Et de dénaturer le fond même, de l'homme,  
 En déplaçant ainsi tout le génie humain?

Donc la matière prend le monde à la pensée!  
 L'Italie était l'art, la foi, le cœur le feu.,  
 L'Amérique est sans âme, ouvrière glacée;  
 Elle à l'homme pour but, l'Italie avait Dieu.

Un astre ardent se couche, un astre froid se lève,  
 Seigneur, Philadelphie, un comptoir de marchands,  
 Va remplacer la ville où Michel-Ange rêve,  
 Où Jésus met sa croix, où Flaccus mit ses chants! »

Ne me suis-je pas expliqué clairement ? Et qu'avez-vous à redire ?

— O mon maître, je déplore, répond Castro Alves, que vous ayez méconnu l'importance qu'attachaient à l'événement que vous jugez néfaste des écrivains si proches de vous, comme l'était Chateaubriand. Je déplore que vous n'ayez su voir, comme les conquistadors

« ...monter en un ciel ignoré  
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles ».

Est-il possible qu'« Atala », « René », « Le voyage en Amérique », « Les mémoires d'outre-tombe » vous aient échappé ? Est-il possible que vous n'ayez pas pressenti les conséquences incalculables de la découverte d'un continent nouveau, que vous n'ayez été frappé ni de l'audace des navigateurs, ni du courage des pionniers et des colons de ce sol inconnu, ni de la foi des prêtres martyrs, ni du génie des administrateurs, ni de l'exubérance folle de cette nature insoupçonnée ? Se peut-il que vous n'ayez pas songé au rôle surprenant que ces pays jouaient déjà à votre époque dans la civilisation mondiale, au rôle qu'y jouèrent quelques-uns de vos compatriotes français : Villegaignon et Jean de Léry ; Jacques Cartier et Champlain ; Rochambeau et Lafayette, que vous n'ayez pas entrevu le rôle que l'avenir réservait à ces terres, de l'autre côté de votre horizon. Se peut-il que vous ayez été dupe de la fable du *bon sauvage*, qu'à la suite de Lahontan, de Rousseau, de Raynal, vous vous soyez servi de ce bon sauvage comme d'une arme contre la civilisation occidentale, et que vous ayez repris à votre compte cette niaiserie courante au XVIII<sup>e</sup> siècle : « C'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policés ».

Vous qui vous êtes si bien servi du blanc et du noir pour, en des dessins admirables, évoquer l'Orient, le Moyen-âge et la Renaissance, comment n'avez-vous pas reconnu toute la magnificence des arts de l'Amérique dont la civilisation remonte à des millénaires ?

Combien je regrette que vous n'ayez pas fait vivre, dans des strophes immortelles, Italiens, Portugais, Français, Espagnols, Anglais qui ont ouvert un monde à la bravoure, à l'initiative, à la foi. Comme j'aurais voulu qu'à côté de l'« Odyssée » et des « Lusiades » figurent cette épopée qui eût été signée de votre génie. Comme j'aurais voulu que vous eussiez découvert que cette terre nouvelle deviendrait le refuge de la liberté, de cette liberté que Chateaubriand appelle « fille

des lumières », plus vigoureuse et plus durable que l'autre liberté, « fille des mœurs » qui se perd dans le despotisme, l'éclat et le luxe. « La liberté, fille des lumières, marche avec le principe qui la conserve et la renouvelle, parce que les lumières sont à la fois la vertu impérative et la source impérisable ».

« Elles doivent nous arriver, venant du champ des âges... »<sup>1</sup>

A ce moment, j'entendis un grognement irrité de Victor Hugo; les deux ombres s'éloignèrent. Je perdis la suite des paroles échangées.

« Dans le grand parc solitaire et glacé,  
Deux spectres ont évoqué le passé ».

Revenons de ce rêve sur le plan du réel. Nous chercherons une conclusion au dialogue imaginaire. Cette conclusion, je la trouve ébauchée dans un discours que prononçait à Harvard, en 1824, à l'occasion de la visite de Lafayette, le professeur Edward Everett. Il disait :

« Dans ces rêves enchantés par lesquels les esprits inspirés de l'antiquité annonçaient le sort des siècles à venir, ils se représentaient en imagination une région promise, au delà de l'Océan, une terre où régneraient l'égalité des lois et le bonheur. Les poètes primitifs la plaçaient dans les îles fleuries; les Bardes doriques dans les régions hyperboréennes; les sages de l'Académie dans l'Atlantide qui n'était plus, et il n'y eut pas jusqu'à l'esprit rationnel de Sénèque qui ne discernât une demeure plus propice à l'Humanité, dans des régions jusqu'alors inconnues. Nous envisageons ces prédictions inspirées, et nous tremblons presque à l'idée des devoirs qu'elles nous imposent. C'est par nous que doivent se réaliser ces riantes visions; par nous doivent être remplies ces belles promesses qui, aux heures d'épreuve, s'échappèrent du cœur des champions de la vérité. Il n'est plus de monde ni de continents à révéler. L'Atlantide s'est élevée du sein de l'Océan; Thulé a été atteinte; il n'est plus aucun refuge au delà des mers, plus de découvertes à faire, aucune autre espérance à réaliser. Ici donc, un grand œuvre devra maintenant ou jamais être exécuté par la race humaine ».

Ce grand œuvre des Amériques, Castro l'a, en maints passages inoubliables, marqué en termes fulgurants.

« Nous crions bien haut à l'Europe et au monde!  
Nous crions — liberté — en face de l'oppression!  
Nous parlons de justice — en face du carnage!

1. « Hão de surgir virentes nos campos das idades... ».

Nous parlons de droit devant le glaive!  
 S'ils disent — haine, nous répondons — fraternité!  
 S'ils brandissent le Croissant, nous brandissons la Croix ». <sup>1</sup>

Castro Alves rejoint ici un autre poète romantique, le Canadien Louis Fréchette qui écrivait dans sa « Légende d'un peuple », sous le titre « Amérique » :

« Alors le monde entier t'appellera: ma sœur.  
 Et tu le sauveras! car déjà le penseur  
 Voit en toi l'ardente fournaise  
 Où bouillonne le flot qui doit tout assainir,  
 L'auguste et saint creuset ou du saint avenir  
 S'élabore l'âpre genèse ».

Les héros du Nouveau Monde se sont levés. Ils ont pris le glaive; ils ont combattu pour sauver le monde, des deux côtés de l'horizon.

Fils, petits-fils de la vieille Europe, ils ont payé le tribut du sang pour conserver à l'humanité l'honneur de la civilisation qu'ils ont hérité, à leur berceau.

Castro Alves est né, il y a cent ans. Il est mort à l'aurore de sa vie; la soif et le désir palpitaient en lui. Jeune, il est mort, et, jeune, il vit pour l'éternité.

Son œuvre pure et claire demeure comme:

« Une maison blanche sur le bord du chemin,  
 ...asile d'amour et de poésie ». <sup>2</sup>

- 
1. « ...clamemos bem alto à Europa ao globo inteiro!  
 Gritemos — *liberdade* — em face da opressão!  
 Falemos de justiça — em frente a mortandade!  
 Falemos de direito — ao gládio que reduz!  
 Se eles dizem — rancor — dizei — fraternidade!  
 Se erguem a meia — lua, ergamos nós a cruz.
2. « A casa branca a beira do caminho  
 ...o asylo do amor et da poesia ».
- 

#### CASTRO ALVES

Né à Cabaceiras, État de Bahia, en 1847. Connut ses premiers succès poétiques en 1862. Il commença à cette époque sa campagne anti-esclavagiste. A la suite d'un accident de chasse en 1868, il subit l'amputation d'un pied et mourut de tuberculose à 24 ans. L'unique ouvrage publié de son vivant est « Espumas Flutuantes ». Après sa mort, parurent « Hymnes de l'Équateur », « Les Esclaves ». Le Ministère de l'Éducation du Brésil vient de publier, à l'occasion du centenaire, les œuvres complètes du poète.

## DÉCENTRALISATION OU ASSERVISSEMENT.

Pierre-Paul LANGIS

avocat

Dans un livre d'une profondeur de vues, d'une originalité et d'une élévation de pensée peu communes, intitulé, « La fin et les moyens », (Présences, 1939) Aldous Huxley avait déjà dénoncé la centralisation comme l'un des plus grands ennemis de la démocratie et de l'État, il en avait démonté le mécanisme et indiqué le remède. Au temps de Jefferson et de Montesquieu, cela n'était qu'un truisme, mais aujourd'hui, les esprits sont tellement pervertis qu'un grand nombre ne voient même plus ses dangers, ou même la réclament à grands cris, comme les grenouilles demandant un roi. Nos centralisateurs, candidats conscients ou inconscients à la tyrannie ou à l'oppression, utilisent, eux aussi, l'argument historique cher aux dictateurs de droite ou de gauche. Ce n'est pas la Constitution qui a été faite, qui devrait être appliquée, mais celle que l'on a voulu faire... Et celle que l'on a voulu faire, c'est une constitution au pouvoir central fort!

« Les circonstances particulières de notre époque, dit Huxley, conspirent à créer une tendance à la concentration et à la centralisation de l'autorité. La conséquence de cet état de choses est une diminution des libertés individuelles et un embrigadement progressif des masses, même dans les pays qui ont joui jusque là d'une forme démocratique de gouvernement. « Cette observation s'applique en tous points au Canada, où la guerre et les difficultés qu'elle a laissées après elle, des préoccupations de race et de parti poussent à la concentration et aux dangers qu'elle comporte. Me Gustave Monette, bâtonnier du Barreau de la province de Québec, dans une magistrale allocution prononcée devant le Congrès du Barreau à la Malbaie, le 23 juin 1947, (Revue de Barreau, sept. 1947) soulignait ces dangers: « Les libertés populaires, et les prérogatives constitutionnelles, ont reçu, ces dernières années, de graves atteintes: envahissement par le Parlement central, à la faveur de la guerre, d'une trop grande partie du domaine exclusif

de la juridiction des provinces, et rétention des ressources que des accords loyaux avaient mises à la disposition du fédéral; amoncellement de législation par arrêtés en conseil; délégation, par les Chambres, fédérale ou provinciale, de pouvoirs législatifs à des fonctionnaires échappant en fait au contrôle des parlements; réunion, en la personne d'un même fonctionnaire, des pouvoirs législatif, administratif et judiciaire; dénégation du droit d'appel des décisions bureaucratiques à des tribunaux réguliers et indépendants du gouvernement; destruction, en bien des cas, au texte même de certaines lois, de la présomption d'innocence dont nous avons hérité avec les principes de fierté et de liberté établis par la Grande Charte; arrestations sans mandat et pouvoir de détention « incommunicado », et d'interrogatoire forcé, accordés par le parlement dans la « Loi des enquêtes »; pouvoirs de recherche, d'arrestation, de mise en accusation, et de condamnation sur présomption de responsabilité basées sur des simples soupçons policiers que la « Loi des secrets officiels » déclare suffisants pour constituer les offenses les plus graves; défaillance des parlements à remplir leur rôle de défenseurs de la liberté du citoyen contre les atteintes de la bureaucratie ». Je ne puis poursuivre cette citation déjà longue, mais elle donne une idée de l'étendue et de la gravité de la tendance à la concentration au Canada.

« En ce qui concerne l'État, dit encore Huxley, le climat désirable pour la réforme est la décentralisation ». Malheureusement, au Canada, la centralisation est devenu l'un des dogmes de la religion politique d'une foule de personnes. Et je dis bien: religion, car l'attachement d'un grand nombre à leur parti, à leur politique, est un attachement vraiment religieux. Dans certains milieux, la religion est tombée en désuétude, mais on ne s'y rend pas compte qu'elle a été remplacée par plusieurs autres cultes, spécialement celui du parti. On y professe le plus grand mépris pour la superstition, mais au prix de quelles superstitions!... On ne croit pas en Dieu, mais on croit en Godbout, ou en Duplessis!... Le pseudo-fanatisme de la religion est remplacé par le fanatisme de l'antifanatisme!... selon l'expression de Maurois. Car si la religion politique a ses François d'Assise, à la foi paisible et naïve, elle a aussi ses Savonarole, gardiens intransigeants de l'orthodoxie, grands pourfendeurs d'hérétiques. En France, pays de la violence réelle, on les pourfend véritablement en chair et en os. Nous n'en sommes pas

encore là, au Canada, mais il est à craindre que l'on y viendra... Encore une ou deux guerres, et ça y sera!...

La décentralisation n'est pas le remède seulement sur le plan national, mais aussi sur le plan international. La balance des pouvoirs, qui, ces dernières années, était tombée dans un tel discrédit en faveur de la concentration internationale, commence à revenir sur le tapis, car on se rend compte qu'elle est une solution encore supérieure à la centralisation. Comme l'écrivait récemment De Witt C. Poole, notre conception du monde repose d'abord sur la liberté, puis sur la justice, et finalement sur la paix. Or, la liberté ne peut exister que dans un monde où le pouvoir est largement distribué et balancé. Un monde où le pouvoir est concentré en un seul point signifie domination et tyrannie.

La concentration politique n'est pas la seule menace à la liberté: la concentration financière et industrielle ne la compromet pas moins. Dans un autre ouvrage intitulé « La science, la liberté, la paix » (Éditions du Rocher, 1947) Aldous Huxley reprend le problème d'une façon plus systématique, avec son habituelle acuité de vision, d'observation et de pénétration qui en fait l'un des hommes les plus prodigieusement intelligents de son époque. La science en progrès, écrit-il, est l'un des facteurs intervenant dans le déclin progressif de la liberté et dans la concentration progressive du pouvoir qui se sont produits au cours du XXe siècle. Elle a donné aux pouvoirs publics d'incomparables et irrésistibles instruments de coercition, avec les armes modernes, et de persuasion, avec la radio et la presse. « Jamais un si grand nombre d'hommes n'ont été à tel point à la merci de si peu d'entre eux »... Elle a introduit dans l'agriculture et dans l'industrie les méthodes de production et de distribution en masse, avec tout ce que cela comporte, spécialement l'insécurité qui pousse les masses à exiger de plus en plus l'intervention de l'État, et la concentration dans les villes, où les travailleurs de toutes sortes et les fonctionnaires de toutes sortes perdent leur indépendance aux mains de leur patron ou de l'État qui les emploie.

Enfin la science a produit la théorie, le dogme du progrès indéfini. Or, « dans la pratique, la foi en l'avenir plus grand et meilleur est l'un des ennemis les plus puissants de la liberté présente; car les gouvernants se sentent justifiés à imposer à leurs sujets les tyrannies les plus monstrueuses, au nom des fruits complètement imaginaires

que l'on espère voir produits par ces tyrannies à une époque imprécise, disons: au XXI<sup>e</sup> ou au XXII<sup>e</sup> siècle ».

A plusieurs, la situation semble sans issue. Il est vrai que les remèdes sont difficiles à concevoir et à appliquer. Ainsi, le socialisme, en prétendant libérer les masses de la concentration industrielle et financière ne fait que procéder à une concentration plus grande encore au profit de l'État. Les plans de sécurité sociale dont il prétend gratifier le citoyen du berceau au tombeau menacent gravement la liberté du citoyen qui ne s'appartiendra plus: la sécurité du serf moderne ne lui paraîtra pas longtemps un grand bien.

La véritable solution, en ce qui concerne la science, serait une orientation et une organisation nouvelles des activités des travailleurs scientifiques. « Si les inventeurs et les techniciens le voulaient bien, ils pourraient tout aussi bien appliquer les résultats de la science pure aux fins de l'accroissement chez les petits propriétaires, de la possibilité de se suffire à eux-mêmes, et, partant de leur indépendance politique, — petits propriétaires travaillant pour eux-mêmes, ou en groupes coopératifs, et s'intéressant non pas à la distribution en masse, mais à la subsistance et à la desserte d'un marché local ». Une orientation de la science telle que l'on peut détruire une ville en un instant, et que l'on reste impuissant devant un simple rhume, est manifestement mauvaise.

Outre cette nouvelle orientation (il va sans dire que l'idée est développée dans l'ouvrage) il faudrait une nouvelle organisation. Il est urgent, par exemple, de créer « un organisme international de contrôle chargé de préserver l'humanité des triomphes de la science ». Il y a longtemps que M. Georges Duhamel, dont la visite parmi nous n'a pas réussi tout à fait à nous enlever l'affection et l'admiration que nous avons pour lui, avait proposé une trêve des inventeurs. A l'époque peu de gens prirent la proposition au sérieux, certaines s'insurgèrent, mais les autres ne faisaient que lire avec plaisir ses ingénieux paradoxes. En théorie, on trouvait qu'il avait raison; en pratique, on trouvait qu'il avait beaucoup d'esprit, ou, comme on dirait aujourd'hui, beaucoup d'astuce. Le temps lui a cruellement donné raison.

Jules Romains, dans « Le problème numéro un » (Présences, 1947) adopte la même attitude. » Mais nous n'avons chance d'échapper à cette issue dérisoire et déshonorante que si nous mesurons avec

sang-froid les forces qui nous y poussent. Nous ne sauverons un peu de la liberté que si nous savons ce qui se dresse contre la liberté. Or, d'entre les menaces contre la liberté, il n'y en a pas qui soient plus profondes, plus durables, moins épisodiques, moins subordonnées au hasard des circonstances et des hommes que celle qui est contenue dans le progrès technique abandonné à lui-même, et, osons le dire, dans la science, mère de tout progrès technique, et semant au petit bonheur, ses enfantements. Certes, il n'est pas question de briser le progrès technique, ni de persécuter la science. Mais avec ces deux puissances redoutables, nous ne pouvons plus nous dispenser d'avoir une explication sérieuse. Il n'y a pas de « conférence » qui soit plus nécessaire. « (p. 136). Même si, jusqu'ici, J. Romains ne s'est pas signalé comme un profond penseur, le témoignage d'un artiste de valeur est à retenir.

Au contrôle externe des activités scientifiques, il faudrait ajouter un contrôle interne sous forme d'une organisation internationale de travailleurs scientifiques, éminemment exercés dans leur domaine respectif, de façon que chacun d'eux puissent fournir sa part d'habileté ou d'information en vue de la réalisation de la fin commune: le bien, la liberté et la paix des individus constituant la race humaine. (p. 85).

Le problème est urgent, puisque la science, telle que pratiquée jusqu'ici, menace non seulement la liberté mais l'existence même de l'humanité. Le problème est international, et aussi canadien. L'initiative appartient aux législateurs et aux hommes de science. Mais c'est le devoir de chacun de le leur rappeler jusqu'à ce qu'ils agissent.

Quant à la concentration, fruit de la technique, ce n'est pas seulement un problème de politique locale: c'est une plaie internationale que personne n'a le droit d'aggraver.

---

## **TENDANCES NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**

Guy SYLVESTRE

La vie est essentiellement mouvement, et les peuples, comme les individus, naissent, prennent forme, croissent, atteignent leur maturité, vieillissent et meurent. Si la personne reste substantiellement la même sous les phénomènes changeants de son existence, chaque âge de son évolution possède ses caractères distinctifs, ses vertus et ses faiblesses. Comme les traits du visage s'altèrent ou s'approfondissent, s'estompent ou s'accusent, l'esprit et l'âme se durcissent ou s'émoussent, s'affermissent ou s'affaiblissent, s'enrichissent ou s'obnubilent, dominant les événements ou dominés par eux. Il en est de même des peuples et chaque époque révèle un aspect nouveau de l'âme de la nation, tant par sa vie politique, sociale et morale, que par sa vie philosophique, littéraire et artistique. Sans doute, certains meneurs d'hommes voient plus loin que leurs contemporains, certains penseurs se détachent des problèmes temporels de leur génération et certains artistes et écrivains semblent être des isolés au milieu de leurs frères humains, mais il est toujours quelque aspect de leur pensée, de leur action ou de leur activité créatrice qui les rattache à leurs contemporains d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que par leur refus d'accepter leur époque, ce qui est encore une manière de prendre position par rapport à elle. Les esprits traditionalistes ont souvent tendance à perpétuer certains modes de penser, d'agir ou de créer qui ont marqué une époque antérieure, alors que les novateurs tentent de renouveler les problèmes, le style vécu ou écrit, en les adaptant à la sensibilité, aux préoccupations et aux besoins de leur temps. S'il est des vérités et des sentiments éternels, chaque époque les pense et les sent à sa manière, enrichissant ainsi notre connaissance du monde et de la condition humaine. S'il faut donc respecter le passé, en assimiler et perpétuer les valeurs durables, il importe également de prendre nettement conscience du présent pour vivre pleinement et édifier l'avenir. C'est

pourquoi, s'il faut connaître l'histoire pour comprendre le présent, il n'est pas moins essentiel d'étendre nos recherches aux lignes de force de notre époque. Tourner le dos à son temps pour se complaire dans certaines formes périmées de penser, d'agir ou de créer, est une lâcheté, une démission, et toute nostalgie, si elle peut être compréhensible, n'en est pas moins stérile. Il n'est pas question de limiter nos études aux manifestations contemporaines et d'ignorer les apports successifs des siècles passés; il n'y a rien de plus vain que cette querelle des anciens et des modernes qui se perpétue à travers les âges: il faut être pour les anciens et pour les modernes; que l'humanité dure encore dix mille ans et nous serons presque des êtres préhistoriques. Aux yeux de ces lointains descendants, les penseurs, les écrivains, les artistes de notre temps qui, aux yeux de certains apparaissent comme des révolutionnaires, s'inscriront dans l'une ou l'autre des tendances éternelles de la philosophie, de la littérature ou de l'art, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'auront pas apporté des modalités nouvelles à certaines constantes qu'ils perpétuent.

Il est évidemment trop tôt pour saisir adéquatement les tendances nouvelles de la littérature française contemporaine et pour savoir quels écrivains survivront et seront consignés dans l'histoire de la littérature comme les maîtres de notre temps. L'histoire de la critique littéraire nous invite d'ailleurs à l'humilité en nous rappelant qu'un Sainte-Beuve préférait Béranger à Baudelaire. Mais il n'est pas inutile de tenter de comprendre et de juger les œuvres des écrivains français les plus lus et les plus discutés de notre temps, sans prétendre évidemment porter sur elles un jugement définitif. Le sens de certaines œuvres n'est parfois découvert que longtemps après la mort de leur auteur et l'écrivain que la postérité considérera comme le plus grand de la présente génération est peut-être encore inconnu ou méconnu. Il n'est pas non plus possible de présenter une vue d'ensemble de la littérature contemporaine en France; trop d'œuvres sont encore introuvables et la présente étude ne saurait être que fragmentaire et inadéquate. Toutefois l'heure est venue pour nous de combler ce fossé de vingt-cinq ans qui nous a toujours séparés des écrivains français et de comprendre que la littérature française contemporaine n'est pas celle de Péguy et de Claudel, de Proust et de Valéry, qui sont morts depuis un quart de siècle ou se survivent à eux-mêmes; ni

celle de Mauriac et de Duhamel, de Supervielle et de Romains, qui ont dépassé la soixantaine et ont vraisemblablement donné leurs œuvres maîtresses au cours de l'entre-deux-guerres. En étudiant certaines tendances nouvelles de la littérature française, je compte signaler plus longuement les œuvres d'écrivains qui ont actuellement de vingt-cinq à cinquante ans et qui, s'ils ont débuté avant la dernière guerre dans les lettres françaises, n'ont publié leurs ouvrages les plus importants que sous l'occupation ou depuis la libération. Toutefois, avant d'en venir aux écrivains des deux dernières générations, je veux signaler d'abord quelques aspects du climat littéraire actuel en France, puis les dernières œuvres des aînés. Avant donc d'en venir à Jean-Paul Sartre et à Simone de Beauvoir, à Albert Camus et à Georges Bataille, à Elsa Triolet et à Claude-Edmonde-Magny, à Pierre Emmanuel et à Patrice de la Tour du Pin et à quelques autres, on me permettra de signaler les derniers ouvrages des écrivains de la génération de Claudel et de Valéry, et de celle de Mauriac et de Duhamel. De cette manière, il nous sera possible de déterminer jusqu'à quel point les écrivains d'après-guerre perpétuent certaines tendances qui se faisaient déjà jour au cours de l'entre-deux-guerres, et jusqu'à quel point ils s'en écartent. En superposant ainsi les générations, il nous sera possible également d'avoir une vue d'ensemble de l'activité littéraire des dernières années.

Pendant la guerre, l'activité littéraire française s'est étendue au delà des frontières physiques de la patrie, rayonnant dans les camps de prisonniers allemands, en Afrique du Nord et en Amérique. Je n'insisterai pas sur la vie littéraire française en Amérique pendant l'occupation; qu'il me suffise de rappeler que nos revues littéraires accueillent volontiers la collaboration des écrivains en exil et que nos maisons d'édition remettaient sur le marché les œuvres des meilleurs écrivains français de l'entre-deux-guerres; que c'est du Brésil que Georges Bernanos a adressé sa *Lettre aux Anglais* et son *Monsieur Ouine*; que c'est en Argentine que Roger Caillois a tenté de maintenir dans ses *Lettres françaises* l'esprit de la *N.R.F.* et à écrit *la Communion des forts, Patagonie et les Impostures de la poésie*; que c'est aux États-Unis que Jules Romains a terminé ses *Hommes de bonne volonté*, que Saint-Exupéry a écrit ses derniers ouvrages, *le Petit Prince* et *Pilote de guerre*; que Gustave Cohen a évoqué *Ceux que j'ai connus* et parlé

de la *Grande clarté du moyen âge*; qu'André Maurois a publié ses *Études américaines*, son *Histoire des États-Unis* et ses *Mémoires*; que Pertinax a donné ses *Fossoyeurs* et Denis de Rougemont sa *Part du diable*; que Julien Green a traduit Péguy et continué son *Journal*; que Jacques Maritain a publié ses derniers essais philosophiques, et sa femme ses *Grandes Amitiés*; qu'André Breton a tenté de perpétuer le surréalisme, que Saint John Perse a chanté l'*Exil* et les *Pluies*, et que Jean Wahl a réuni ses *Poèmes métaphysiques*; qu'Yves Simon, après avoir évoqué la *Grande crise de la Troisième République*, a indiqué la voie qui mène *Par delà le désespoir*. Presque tous ces écrivains ont été, au temps de la guerre, des écrivains de combat et, aujourd'hui que la patrie est libérée, ils sont presque tous rentrés à Paris pour y continuer leur œuvre et leur action. Il est intéressant de noter que, vivant en terre libre, ces écrivains en exil, s'ils étaient conscients des misères de leurs compatriotes de la France occupée, n'ont jamais perdu l'espoir en la victoire des forces libres et en la restauration de la civilisation dans le monde pacifié, tandis que leurs frères qui ont vécu sous la botte allemande, ont acquis une expérience directe et profonde de la souffrance physique et morale, de la violence et de la barbarie, de la mort et du désespoir, qui se retrouve dans presque toutes les œuvres importantes des dernières années.

Pour comprendre les tendances nouvelles de la littérature française, il ne faut jamais oublier que tous les écrivains contemporains ont été marqués d'une manière ou d'une autre par la guerre, et c'est pourquoi, substituant des critères politiques aux critères esthétiques, les chroniqueurs français parlent encore de littérature de collaboration, de littérature d'occupation et de littérature de résistance. Jamais peut-être dans l'histoire de la littérature française, la politique n'a exercé une telle influence sur le jugement littéraire, ce qui a pour effet de faire estimer les œuvres des hommes de courage plutôt que celles des grands écrivains; heureusement, la très grande majorité des écrivains français ont été résistants, de sorte que l'injustice littéraire ne fait que quelques victimes, tels Maurras, Montherlant, Giono, Brasillach qui, s'ils ne furent pas de grands Français, n'en furent pas moins des écrivains de qualité qui seront encore lus lorsque nombre d'écrivains de la résistance seront tombés dans l'oubli le plus complet. Aux époques de grands bouleversements sociaux, certaines tendances

accordées à la sensibilité de la génération qui vieillit disparaissent pour faire place à de nouvelles valeurs. La dernière guerre aura eu pour effet de liquider le surréalisme, de dévaluer la littérature dite gratuite, de mettre à la mode la littérature dite engagée et, remettant toutes les valeurs de la civilisation occidentale en question et étendant à la patrie entière l'expérience de la mort, d'orienter les lettres vers les préoccupations métaphysiques. Ainsi, l'existentialisme, tendance philosophique au moins séculaire, a trouvé, grâce à certaines relations que des écrivains ont établies entre lui, la résistance et la littérature engagée, une vogue qu'aucun système philosophique n'a jamais connue à aucune époque de l'histoire humaine. Il ne faudrait pas croire toutefois que tout le monde est aujourd'hui existentialiste en France, car auprès des tendances nouvelles, se perpétuent certains styles de pensée et d'écriture plus conformes à la tradition cartésienne de la pensée et de l'art français.

La vie littéraire est aujourd'hui en France d'une intensité remarquable et se manifeste par la publication de nombreux ouvrages importants, l'activité théâtrale traditionnelle de la vie parisienne, les conférences graves qui attirent la foule curieuse ou intéressée, les cafés où l'on continue à lire des poèmes ou à sauver le monde et la civilisation, les journaux et les revues qui sont encore plus nombreux qu'avant la guerre.

Il n'est rien dont le monde ait plus besoin aujourd'hui que de foi, d'espérance et de charité, le dernier conflit ayant compromis nos valeurs, semé les désillusions et fait naître des haines implacables. Accordée aux douloureuses expériences des années de guerre, la jeune littérature française a toutefois fait une telle consommation de violence, d'horreur, de vilénie et de cynisme qu'elle ne peut manquer d'en avoir une indigestion et de revenir à des nourritures plus saines et plus réconfortantes. Ayant touché le fond de la misère et de l'abjection humaines, les jeunes écrivains français ne peuvent manquer de chercher de nouvelles raisons de vivre et de trouver une sérénité, une espérance et un amour qui seront d'autant plus fermes qu'ils seront autant de victoires remportées sur l'absurde, la démission et la complaisance morbide pour tout ce qui était périssable en eux. Le dialogue, cordial ou violent, se poursuit toujours entre chrétiens et athées, pascaliens

et cartésiens, et Emmanuel répond à Bataille, Masson à Sartre et de Lubac à Camus, tout comme autrefois Claudel s'opposait à Gide, Mauriac à Montherlant et Marcel à Brunschvicg. La vie littéraire française reste aussi complexe qu'elle l'a toujours été, bien qu'il soit possible d'y découvrir des caractères quasi universels qu'il faudra souligner au terme de ce voyage à travers les grandes œuvres des dernières années.

Au moment où quelques jeunes écrivains, à la faveur des circonstances, s'imposaient à l'attention du monde occidental tout entier et acquéraient la célébrité nationale avant d'avoir atteint le midi de leur âge, les maîtres de l'entre-deux-guerres poursuivaient fidèlement leur œuvre et quelques survivants de la génération de Péguy et de Proust donnaient l'exemple émouvant d'une active vieillesse qui se refusait à la mort. Depuis longtemps célèbre mais relativement peu connu du grand public, Paul Claudel voyait enfin son *Soulier de satin* créé à la Comédie-Française en 1943, sous la direction de Jean-Louis Barrault, dans de magnifiques décors de Lucien Coustaud, avec musique de scène d'Arthur Honegger; il y a quelques mois, son *Otage* était repris avec succès, mais la gloire humaine ne réussit pas à distraire le vieux poète qui n'habite plus que la Bible, ne se nourrit plus que de la parole de Dieu, dont il tire des poèmes, des drames et des méditations pénétrantes, fidèle partout à la rhétorique qu'il s'est créée et dont la puissance est probablement sans égale à notre siècle. Paul Valéry, de son côté, réunissait avant de mourir des aphorismes moraux et des jugements littéraires dans deux cahiers intitulés *Tel Quel* et recueillait dans un cinquième cahier de *Variété* ses essais sur Descartes, Racine, Flaubert, Swedenborg, l'Homme et la Coquille, où nous retrouvons les exercices littéraires d'une intelligence supérieure qui se complait volontiers dans les jeux souvent stériles de la dialectique; après sa mort, on a publié *Mon Faust*, deux fragments de pièces inachevées dont l'écriture porte les signes de la fatigue et dont le nihilisme dépasse encore celui qui s'étalait dans *Monsieur Teste*. André Gide reste, comme son ami Valéry, préoccupé jusqu'à la fin par la chose littéraire, traduisant *Hamlet*, consacrant des *Interviews imaginaires* à des questions de langue et de style, se révélant dans son *Journal* et son *Thésée*, toujours aux prises avec le problème de Dieu, incapable de se renoncer et de s'engager, fasciné par le jeu enivrant de la lit-

térature pure. Colette continue, malgré ses soixante-dix ans et plus, à nous donner des récits pleins d'une sensualité chaude et poétique qui embrasse tous les êtres et les fait coller à la vie. Romain Rolland, d'autre part, est resté jusqu'à la fin préoccupé par la politique et la morale et a consacré les derniers mois de sa vie à la composition d'un essai considérable sur le directeur des *Cahiers de la Quinzaine* où avait d'abord paru son *Jean Christophe*. Tous ces écrivains sont restés fidèles à eux-mêmes, identiques à eux-mêmes. Il en est ainsi de Julien Banda, leur aîné à tous, qui dans *la France byzantine* a repris et amplifié ses griefs contre la littérature contemporaine, où il ne découvre qu'irrationalisme, hermétisme, impressionisme et préciosité, griefs qui ne sont pas dépourvus de fondement mais dans l'exposition desquels le pamphlétaire fait preuve de tant de passion et de rigidité qu'il a réussi à s'attirer les réprobations de presque toute la critique contemporaine. Un autre rationaliste célèbre, qui s'est toujours désintéressé de tout ce qui dans l'homme n'est pas intelligence, Léon Brunschvicg a indiqué et commenté dans un dernier ouvrage l'éternel dualisme de la pensée française, en nous présentant *Descartes et Pascal, lecteurs de Montaigne*, dualisme de tendances qui s'est retrouvé dans la génération de Claudel et de Valéry et qui se retrouve également dans celle de Bernanos et de Giraudoux, de Mauriac et de Romains.

A de rares exceptions près, les dernières œuvres des écrivains connus de cette génération ne constituent guère un enrichissement appréciable pour les lettres françaises. Ni les derniers poèmes de Max Jacob ou de Pierre Reverdy, ni les contes de Marie Noël, ni *la Folle de Chaillot* de Jean Giraudoux, ni le désordonné *Monsieur Ouine* de Georges Bernanos, ni les essais de Marcel Arland, de Valéry Larbaud de Jacques de Lacretelle, d'Edmond Jaloux, d'André Rousseaux, de Ramon Fernandez ou d'Henri Massis, n'ajoutent à la célébrité de ces écrivains de l'entre-deux-guerres. Seul des poètes de sa génération, Jules Supervielle est resté égal à lui-même, trouvant dans la douleur et l'humiliation de la patrie, l'expérience de la maladie et de la mort, la source d'une poésie tendre et familière et de plus en plus dépouillée. Jules Romains est, lui aussi, resté égal à lui-même jusqu'à la fin, achevant ses *Hommes de Bonne volonté* avec une patience, un esprit de système et une obstination de Normalien. Les derniers tomes de la *Chroniques des Pasquier* indiquaient toutefois un amoindrissement de

la faculté créatrice chez Georges Duhamel qui, après avoir recueilli en volume ses *Positions françaises*, ses *Chroniques des saisons amères* et ses *Confessions sans pénitence*, a entrepris la rédaction de ses mémoires. François Mauriac a, lui aussi, abandonné, au moins provisoirement, le roman, pour se consacrer, comme Duhamel d'ailleurs, au journalisme de la résistance et de la reconstruction, écrire la biographie de *sainte Marguerite de Cortone* et donner au théâtre français *les Mal Aimés*, tragédie de ceux qui souffrent de n'être pas aimés sans partage. Un autre romancier de cette génération qui a momentanément abandonné le roman pour le théâtre est Henry de Montherlant, dont *la Reine morte* évoque avec force le cynisme et le machiavélisme des puissants de ce monde. Gabriel Marcel a, pour sa part, montré dans *l'Horizon*, quels ravages peut causer dans une âme la hantise de la mort imminente. Les derniers essais de ce philosophe et dramaturge chrétien, *Du refus à l'invocation* et *Homo viator*, ainsi que *le Temps et l'Eternité* de Louis Lavelle, successeur de Bergson au Collège de France, nous proposent une métaphysique de la foi, de l'espérance et de l'amour, une philosophie de la participation, qui résolvent les antinomies qui restent pour les jeunes existentialistes athées des pierres d'achoppement. Un autre grand esprit de notre temps, Charles du Bos, a continué toute sa vie à découvrir dans les grandes œuvres de toutes les littératures européennes des témoignages du spirituel et, comme ces deux philosophes existentialistes de la grande tradition, répond par ses œuvres aux besoins de spiritualité de ce temps hanté par le doute, le désespoir et la haine.

Si le roman français de l'entre-deux-guerres est divers et irréductible à une définition commune, le surréalisme a groupé pendant près de vingt ans presque toutes les forces vives de la poésie française. Malgré les efforts que tente son prophète, André Breton, pour assurer sa survivance, le surréalisme est en voie de disparaître, mais non sans laisser dans la jeune génération des traces profondes: le goût de l'absurde, de l'irrationnel et de la révolte, la hantise d'une métaphysique nouvelle qui, expliquant l'homme et le monde jusque dans leurs aspects les moins logiques, serait la sagesse d'une ère nouvelle de l'humanité. Si le surréalisme survit dans l'œuvre d'un Pierre Jean Jouve, grand poète du sexe, du sang, de l'angoisse et de l'amour mystique, dont *la Vierge de Paris* est une des grandes œuvres poétiques

des dernières années, un Louis Aragon et un Paul Eluard, renonçant à l'écriture automatique, ont retrouvé la tradition populaire et, sous la pression des circonstances, ont fait de leur poésie une des armes les plus puissantes de la résistance sous l'occupation, avant de se révéler, le premier, un des grands romanciers de notre temps, et le second, un grand poète de l'amour intime et universel dans *Poésie ininterrompue* qui, par delà les œuvres blasphématoires ou politiques, retrouve la veine érotique des premiers cahiers. Au nombre des écrivains de cette génération, il faut encore signaler, en plus d'une importante équipe de critiques qui réunit Jean Paulhan, le subtil directeur de conscience des poètes de sa génération, Albert Béguin, le pénétrant commentateur de Gérard de Nerval et des romantiques allemands, Marcel Raymond, l'historien de la poésie contemporaine et l'exégète de Valéry, Jacques Madaule, dont les ouvrages sur Claudel resteront un modèle de critique exhaustive, Daniel-Rops, critique des poètes et de la société, et Thierry Maulnier, racinien fervent qui s'est révélé récemment un grand sociologue; des dramaturges comme Armand Salacrou et André Obey, qui ne se sont pas renouvelés depuis la guerre; Jean Cocteau, qui dans *Renaud et Armide* a cherché à renouveler la tragédie en vers, mais ne s'est révélé qu'un très habile versificateur; Jean Anouilh qui, après avoir été un des plus charmants fantaisistes des années '30 et un des plus sympathiques évocateurs des déshérités de ce monde, a repris le sujet inépuisable d'*Antigone* et réussi, malgré un effort littéraire trop évident, à incarner dans son personnage le sens du sacré et renouveler l'éternel conflit entre la morale et la loi injuste; Raymond Queneau, un des plus prestigieux humoristes de sa génération, qui n'échappe au désespoir que par l'ironie cruelle avec laquelle il dessine ses personnages carnavalesques conscients de l'absurdité et de la vanité de l'existence humaine; Henri Bosco qui, avec *le Mas Théotime*, semble avoir donné récemment l'œuvre de sa maturité, un roman profondément humain où se joue un drame dans une intense atmosphère poétique; Jean Giono, romancier de la terre, qui a réuni en volume son théâtre; Julien Green, dont la suite du *Journal* nous révèle les premières impressions d'un converti; André Chamson, dont *le Dernier Village* évoque le désordre et le désarroi de la France au moment de la défaite; Ferdinand Céline, peintre puissant de la veulerie de notre temps qui annonce les tendances naturalistes de la jeune génération; et surtout André Malraux, le romancier des révolutions

et des guerres, du courage physique et de l'action consciemment vaine, et dont toutes les œuvres renferment presque tous les thèmes que les romanciers existentialistes reprendront et amplifieront quelques années plus tard. Témoins d'une époque de conflits sociaux et nationaux ces écrivains ont presque tous été influencés par les événements contemporains et leurs œuvres reflètent, en même temps que leur conscience d'un désordre universel, leurs désillusions pour ne pas dire leur désespoir. Leurs cadets, ayant connu les mêmes désenchantements de l'entre-deux-guerres, ont été de plus bouleversés par le dernier conflit, les fusillades, les déportations, la famine, le froid, la barbarie nazie, et leurs œuvres seront, nous le verrons, encore plus désespérées, plus violentes et plus cyniques que celles des écrivains les plus troublants de l'entre-deux-guerres. Devant la menace d'un retour à la barbarie, la manifestation sanglante des haines, la présence universelle de la mort, les écrivains de la jeune génération ont été amenés à dépasser la morale individuelle et sociale pour remettre en question le sens même de la vie, et c'est pourquoi on peut parler des tendances métaphysiques ou ontologiques du roman contemporain. Il y a aussi dans le nouveau roman une tendance mythique, dans laquelle l'influence de Franz Kafka joue un rôle de premier plan, et le goût de la violence et du sexe, hérité de Céline et de Malraux, est encore favorisé par l'influence croissante du roman américain, notamment de John Dos Passos, de William Faulkner et d'Ernest Hemingway. Toutes ces tendances se retrouvent également dans la poésie, le théâtre et la critique de notre temps, comme nous le verrons bientôt.

Si presque toute la littérature française récente a été marquée par les événements, elle ne l'a pas toute été de la même manière. On peut, en effet, diviser la littérature de guerre en trois chapitres : la littérature de collaboration, la littérature de résistance, et la littérature d'occupation. La première a été représentée par Drieu la Rochelle, Montherlant, Céline, Chardonne, Chateaubriant, Béraud, Brasillach et quelques autres écrivains obscurs ; la seconde, qui fut comme la première une littérature d'action, a été, pour l'honneur de la France, représentée par presque tous les bons écrivains de ce pays ; la troisième enfin, sans être nécessairement une littérature gratuite, fut suffisamment dégagée des circonstances politiques et militaires pour être distinguée de la seconde. Les œuvres des écrivains

qui ont collaboré sont aujourd'hui à peu près introuvables, à l'exception de médiocres souvenirs d'enfance d'Henri Béraud et de *la Reine morte* d'Henry de Montherlant, qui n'est d'ailleurs pas une œuvre de collaboration. La littérature de résistance est maintenant assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister; qu'il suffise de rappeler que presque tous les grands écrivains français ont collaboré à la presse clandestine et que quelques-uns ont eu à payer leur audace de leur vie; et de signaler que si la plus grande partie de cette littérature d'action, qui fut nécessaire, ne survivra pas à cette génération, quelques poèmes d'Aragon, d'Eluard, de Jouve, d'Emmanuel, de Masson, *les Silences de la mer* de Vercors, le *Cahier noir* de Mauriac et quelques autres textes clandestins pourraient bien prendre place dans le patrimoine littéraire de la France. Presque toutes les grandes œuvres parues durant la guerre appartiennent toutefois à ce que j'appelle la littérature d'occupation, c'est-à-dire à la littérature qui, sans se désintéresser de la condition actuelle de l'humanité, s'élève au-dessus des circonstances immédiates pour retrouver et renouveler les thèmes et les mythes éternels de l'esprit humain. C'est cette littérature d'occupation et celle qui a suivi la libération qui feront l'objet de la suite de cette étude.

Depuis un siècle et demi, la poésie française s'est constamment renouvelée et enrichie, et la jeune génération n'a pas laissé mourir ce chant éternel de l'homme. Au moment où Paul Eluard retrouvait la simplicité et la tendresse de ses premiers vers, où Louis Aragon réinventait la chanson française, et où Pierre-Jean Jouve persistait dans son exploration de la vie sexuelle et de la vie mystique, une jeune équipe, dont les chefs de file sont Patrice de la Tour du Pin et Pierre Emmanuel, assurait la permanence de la poésie française. Chacun des meilleurs poètes de la jeune génération extériorise dans une langue personnelle un univers propre, prophète ou créateur de mythes, chantre de la vie héroïque ou amoureuse ou de l'aventure spirituelle. Il est à noter ici que, si l'existentialisme a donné naissance à des tragédies et des romans puissants, il n'a encore inspiré aucun grand poète français. Bien qu'Alfred de Musset ait dit « que les chants désespérés sont les chants les plus beaux », la plupart des poètes de la jeune génération, au lieu de se complaire dans le désespoir comme les romans de la nouvelle équipe, cherchent au contraire à créer, par-delà les

désillusions d'un monde bouleversé, une foi et un espérance nouvelles. Il est à noter également qu'alors que Jean-Paul Sartre, Albert Camus et Simone de Beauvoir sont des athées militants, Patrice de la Tour du Pin, Pierre Emmanuel et Loys Masson confessent ouvertement leur foi et leur charité chrétiennes. Si Valéry et Gide ne sont pas sans postérité, Péguy et Claudel ont aussi leurs continuateurs et la France reste encore la patrie du dialogue chrétien-athée.

Pierre Emmanuel, le plus puissant poète que la jeune génération ait encore révélé, est une sorte de visionnaire apocalyptique dont la voix est accordée à la sensibilité exaspérée de notre temps. La famine, les tortures physiques, les plaies sanglantes, l'obsession sexuelle, la mort violente, les catastrophes qui bouleversent les cités, peuplent de leurs spectres cet univers poétique qui n'est qu'une transposition d'un monde en perdition. On trouve dans les vers d'Emmanuel des « ravins d'impudeur », des « antres de désir » et des « geysers de sang » ; cette poésie est pleine d'accents sauvages, elle nous flagelle de ses lanières verbales, nous soulève de ses grands vents ravageurs ; c'est une sorte d'orage qui détruit les moissons funestes du mal universel, une sorte de tempête dont le tonnerre fait trembler les pécheurs et dont les éclairs brûlent en nous les désirs pervers. Cette voix a une puissance incantatoire, une force démiurgique, auxquelles il n'est pas possible de rester insensible. Mais, s'il est un terrible poète des maux physiques dont souffre notre humanité, Pierre Emmanuel est encore, comme Pierre-Jean Jouve, un poète du péché, du remords, de la rédemption et de la résurrection. Hanté par le mythe d'Orphée qui apprivoisait les bêtes sauvages, le poète de *Combats avec tes défenseurs* cherche à apprivoiser tout un monde en fureur, mêlant aux thèmes orphiques de l'antiquité païenne les thèmes chrétiens du péché et du salut par la Croix. Combat contre les ombres et contre les puissances maléfiques, nouvelle lutte de Jacob avec l'Ange, cette poésie est une sorte de tauromachie physique et spirituelle, un spectacle sanglant et grandiose. On songe à la parole de Rimbaud : « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. Dure nuit ! Le sang séché fume sur ma face. » Pierre Emmanuel est un grand poète religieux qui rend sensible le sens du péché à un monde qui l'a perdu ; sa parole terrible rappelle celle des anciens prophètes hébreux qui menaçaient de la colère divine un peuple agenouillé devant le Veau d'Or. Mais pour

Emmanuel, le salut n'est pas une promesse, c'est un fait accompli et la mort du Christ sur la Croix est l'événement capital de l'histoire humaine. Témoin d'un monde abandonné à lui-même et qui ne recherche le salut que dans ce qui est périssable, le poète de *Sodome et Gomorrhe* a trouvé la joie, la grave joie chrétienne, car Dieu a montré sa face et « tout est résumé dans la Lettre de la Croix ». Cette profonde conscience de la Croix, cet absolutisme religieux, ce combat de Dieu contre le monde en nous, se retrouvent dans *le Lépreux*, drame poétique religieux qui évoque la lutte d'un père selon la chair contre sa fille qui a choisi Dieu et s'est renfermée pour la vie dans une léproserie afin d'être, comme le Christ, présente là où la douleur et l'humiliation sont extrêmes. A vingt-sept ans, Pierre Emmanuel, professeur de philosophie, rédacteur en chef du grand quotidien *les Étoiles*, a donné des poèmes nombreux et une tragédie qui suffisent pour assurer l'immortalité à un écrivain.

Loys Masson est, comme Pierre Emmanuel, un poète chrétien, mais alors que la voix du poète de *Tombeau d'Orphée* est violente et tourmentée, la sienne est simple et cordiale. « Je suis Loys Masson — Le poète de la tendresse et de la révolution », nous dit-il au terme d'un poème de *la Lumière naît le mercredi*; il est encore le poète de la solidarité humaine, de la survie du Christ au milieu de nous, et de la liberté menacée. Comme Supervielle, il est d'une tendresse émouvante pour les hommes, les plantes et les animaux, mais, chrétien, il dit aussi son amour de Dieu et de la Vierge; sa poésie n'en est toutefois pas une de sacristain et ses images ne sont pas celles de Saint-Sulpice. La poésie de Masson est saine et virile, ses images sont neuves et fortes, empruntées souvent à la vie marine qui donne le sens de l'étendue, le mystère des brouillards et l'aspiration à la splendeur étoilée. A ses yeux, la poésie n'est pas une cloîtrée, elle n'est pas le chant d'un solitaire isolé dans sa tour d'ivoire; elle est au cœur des choses, elle est présente partout où la joie ou la douleur unissent des hommes, et c'est en s'unissant à ceux qui souffrent que Masson a le sentiment de s'approcher du Crucifié, comme c'est en s'unissant à ceux qui sont heureux qu'il a l'impression de partager avec eux le pain vivifiant de la Dernière Cène. S'il sait que ce monde offre le spectacle pénible du péché, de la lâcheté, du crime et de la haine, il préfère célébrer la bonté humaine, la fraternité universelle, l'héroïsme

physique et spirituel qui seuls peuvent sauver l'humanité. A une époque où l'on fait volontiers de la bonne littérature avec de mauvais sentiments, Masson élève une voix de parfaite honnêteté et de bonne conscience, et chante avec une simplicité étonnante sa femme, sa mère, son père, la patrie, l'humanité, la Vierge et le Christ. Poète communiste de la camaraderie, ayant célébré la mémoire d'un Péri, d'un Politzer et d'un Decour, qui ont donné leur vie pour leurs frères, Loys Masson est un poète chrétien engagé qui a chanté le rouge de leur sang, le bleu de leur ciel et le blanc de leur liberté, et élevé le rêve d'une grande et profonde fraternité universelle au niveau de la communion des saints.

Poète aux larges strophes enveloppantes, Loys Masson s'est aussi fait romancier avec *le Requis civil* et prophète avec *Pour une Église*, où l'on retrouve les thèmes de la liberté, de l'action, de la camaraderie communiste et chrétienne et du salut universel. Ses personnages, en lutte contre leurs propres faiblesses et contre les misères d'une société corruptrice, baignent dans le surnaturel et, vivant dans la présence constante de la mort, cherchant à transformer cette « vallée de larmes » en un monde où l'amour assurera le bonheur dans la liberté. La cité dont rêve Loys Masson est, comme celle dont rêve Emmanuel Mounier, personnaliste et communautaire. Il semble toutefois que l'auteur de *Pour une Église* n'ait pas suffisamment le sens de la nature pérégrinale de la vie terrestre et espère trop en la réalisation ici-bas d'un royaume que son Dieu a pourtant dit n'être pas de ce monde. Si la pensée du poète de *Délivrez-nous du mal* n'est pas toujours conforme à l'orthodoxie catholique, elle est toujours d'une grande élévation, d'une grande noblesse et d'une grande générosité et elle donne un accent chrétien et sincère à sa poésie large et honnête comme à son roman intense et émouvant.

Si Pierre Emmanuel et Loys Masson s'affirmèrent, en même temps qu'un Eluard et un Aragon, des poètes de la résistance, de la liberté et de l'espérance, c'est au fond des prisons allemandes, derrière les barbelés, qu'est née une grande partie de la plus haute poésie de notre temps. C'est prisonniers que Max Jacob, Jean Cassou, Gabriel Audisio ont écrit la plupart de leurs derniers poèmes; c'est encore prisonniers qu'un André Frénaud, un Pierre-Henri Simon, un Henri Mougin, un

Luc Decaunes ont écrit des poèmes qui ont attiré sur eux l'attention du public; et c'est prisonnier également que Patrice de la Tour du Pin a composé une grande partie de la *Somme de poésie* qu'il vient de publier après six ans de silence. Cette somme de plus de vingt mille vers, qui est l'entreprise poétique la plus considérable et la plus ambitieuse de la jeune génération, réunit des cahiers déjà connus: *la Quête de joie*, *l'Enfer*, *le Don de la Passion*, *le Lucernaire*, les *Psaumes*, et l'essai entièrement remanié ici: *la Vie recluse en poésie*. A ces suites déjà connues avant la guerre, le poète a ajouté une *Genèse*, un *Jeu du Seul*, un *Royaume de l'homme*, une *École de Tess*, des *Contes de soi*, des *Belles sciences*, un *Monde d'amour*, quelques poèmes plus courts et huit interludes qui constituent une somme de poésie de neuf livres dont l'importance est évidente mais dont le dessin n'est pas toujours clair. Ce qui est indéniable, c'est que la *Somme de poésie* est une entreprise poétique aussi vaste et aussi audacieuse que la *Divine Comédie* ou le *Paradis perdu*, et qu'elle constitue déjà dans son inachèvement, malgré ses parties médiocres, une œuvre poétique d'une grandeur et d'une intensité qui assure à Patrice de la Tour du Pin une place parmi les plus grands noms de la poésie universelle.

Alors que la poésie de Pierre Emmanuel et de Loys Masson est profondément incarnée, enracinée dans ce monde visible, celle de Patrice de la Tour du Pin est une extériorisation des rêves éveillés d'un créateur de mythes et de légendes. Bien qu'il ait parlé de la nécessité d'une « prise de chair » et ait déclaré que sa poésie n'est ni un rêve ni une incantation magique, mais sa vie active et le travail de ses mains, le poète de *la Quête de joie* n'est pas ce qu'on appelle un poète engagé et son univers poétique est un refuge qu'il s'est créé pour échapper à cette vie brutale. L'action la plus certaine de cette poésie est le dépaysement; *Une somme de poésie* nous révèle un monde imaginaire, gratuit, aux plateaux sauvages et aux lacs enchanteurs, nuageux comme les terres nordiques, que survolent des oiseaux aux noms étranges — des idris à manteau, des doléarniens corallifères, des jaliens de mer, — qu'habitent des animaux non moins étranges — des osseliers, des bareuls, des lambres, — et où vivent des personnages mystérieux — Ullin, Lorenquin, le Cortinaire, Benoit Gorphocetlet, Laurent de Cayeux, Ellor, Borlonge, — et diverses espèces d'anges, dont certaines ont une partie sensuelle. C'est dans cet univers créé

de toutes pièces que le poète a établi son école de Tess, une clôture de chanteurs, dont *la Vie recluse en poésie* nous donne le programme et l'esprit, et dont les membres cherchent la joie à travers leurs nombreuses aventures. Le poète raconte ou évoque, dans des poèmes lyriques, des psaumes, des drames ou des comédies, leurs sentiments, leurs impressions, leurs découvertes du monde, leurs recherches de la vérité et du sens de la vie, leurs combats et leurs jeux, leurs amours et leurs prières. Tout dans cette œuvre poétique est étrange, hallucinatoire comme le monde de Kafka, et *la Somme de poésie* est proprement un mythe, la création d'un univers qui se suffit à lui-même, dans lequel tous les aspects de la destinée humaine — les sensations physiques, la connaissance intellectuelle, la vie spirituelle, la recherche du salut — sont transposés par un poète dont les dons magiques sont incomparables. Il semble que le poète qui a déclaré que

Tous les pays qui n'ont plus de légende  
Seront condamnés à mourir de froid

ait voulu, à une époque abondante en expériences brutales, créer une légende nouvelle qui aide l'homme à échapper au désespoir auquel aboutit toute mystique terrestre. L'univers de Patrice de la Tour du Pin est semblable au nôtre, mais plus mystérieux encore, tout y baignant dans un clair-obscur où le contour des choses reste imprécis comme les âmes de ses personnages irréels. S'il n'est pas un explorateur de ce monde que Claudel nous a dit donné une fois pour toutes, Patrice de la Tour du Pin a puisé au plus profond de lui-même tous ses rêves intérieurs pour les incarner dans un univers créé de toutes pièces, où une humanité imaginaire est à la quête de la joie et cherche à établir une cite harmonieuse fidèle au message d'amour apporté par le Christ. *Une Somme de poésie* n'apporte aucune expression directe de sentiments ou d'idées inspirés par cette vie immédiate qui est notre expérience quotidienne, mais elle nous procure des joies ineffables, répondant à cet éternel besoin de rêve dont souffre l'homme dans un monde de plus en plus dévoré par le dieu de l'Utile. Patrice de la Tour du Pin est un grand créateur de poésie, un prestigieux inventeur de légendes, et, si la poésie engagée est nécessaire, l'expérience établit que l'homme a toujours eu également besoin de grands rêveurs pour ne pas sombrer dans le désespoir.

Si Patrice de la Tour du Pin a créé un monde imaginaire où toute la substance humaine est transfigurée, Michel Leiris oppose dans *Haut Mal* ses rêves intérieurs au monde cruel dont il ne réussit pas à se dégager malgré ses tentatives de dépaysement au terme desquelles il retrouve toujours sa conscience malheureuse. Héritier des surréalistes dont il a conservé le goût de l'absurde, de la violence et des procédés oniriques, il chante le mal de vivre, la douleur d'être un homme en proie à ses passions dévorantes et à un monde en délire. Révolté contre la condition humaine, ennemi du genre humain et de lui-même, Michel Leiris est un poète amer, cruel, que rien ne semble pouvoir réconcilier avec lui-même et le monde. Comme les plus sombres poèmes de Jouve ou d'Emmanuel, *Haut Mal* exprime le dégoût de l'érotisme, de la brutalité et de la mort, mais l'univers de Michel Leiris est désespéré, nous révèle la misère et l'horreur d'un monde sans Dieu, dont nous retrouverons des images dans presque tout le roman de la jeune génération. Alors que Patrice de la Tour du Pin réussit à conserver à ses poèmes de dépaysement, une cohésion interne, une unité de ton, Michel Leiris mêle ses rêves intérieurs aux images du monde, ce qui enlève souvent à son œuvre l'unité intérieure essentielle à toute grande poésie. Michel Leiris n'en est pas moins un poète sincère dont les accents tragiques expriment admirablement le haut mal d'une humanité qui refuse tout secours divin et reste en proie aux puissances destructrices d'un monde détraqué.

**A suivre**

---

## JULES CAMBON

René RISTELHUEBER

professeur à la Faculté des Lettres

En juin 1905, deux jeunes gens récemment reçus au dernier concours des Affaires Étrangères travaillaient dans un bureau sous la direction d'un de leurs aînés quand la porte s'ouvrit tout doucement. Dans l'entrebâillement, ils virent s'encadrer la silhouette d'un vieux Monsieur, un peu voûté, la figure ronde sans teint encadrée d'une petite bande de favoris, la forte moustache et les cheveux, assez rares, grisonnants et, sur le nez un peu court un lorgnon vacillant qui abritait deux gros yeux clignotants de myope. D'une voix flûtée, il demanda : « Pourrais-je voir Monsieur Z ? » (le nom du chef de bureau).

— Je ne sais pas, répondit sèchement le plus âgé des trois qui, pour marquer sa supériorité, n'avait pas levé les yeux. Demandez à l'huissier. Il est là pour ça.

Alors la petite voix ajouta avec la même douceur : « Je suis Monsieur Jules Cambon ».

D'un même geste, les jeunes gens s'étaient brusquement levés, les plus jeunes raidis dans une sorte de garde à vous respectueux, l'aîné s'empressant autour du personnage.

— Toutes mes excuses, Monsieur l'Ambassadeur. Comment aurais-je pu deviner ? Veuillez vous asseoir. Monsieur l'Ambassadeur, disait-il en présentant une chaise. Je vais prévenir Monsieur X. que vous êtes là.

Et les jeunes gens virent un petit éclair de malice s'allumer derrière le lorgnon du vieux Monsieur d'allure universitaire qui s'asseyait posément en croisant les jambes.

Tel était déjà le prestige de Jules Cambon et telle devait rester sa modestie. Tandis qu'à Londres, son frère Paul redressait sa petite taille, portant haut sa tête allongée d'une barbiche en pointe, incrustant

de temps à autre sous son sourcil un monocle pour aiguïser encore l'acier bleu de son œil, lui, avait conservé son abord simple et son air presque bonhomme. Mais pour être d'une autre qualité que celui de son frère, son regard n'en était pas moins tout aussi perspicace.

Très tôt la politique les avait attirés l'un et l'autre. Vers les dernières années du Second Empire, ils fréquentaient les personnalités appelées à constituer l'état-major de la Troisième République qui allait les compter eux-mêmes parmi ses plus éminents serviteurs. Car une étrange et touchante destinée n'a cessé de lier le sort des deux frères en les amenant également aux plus hautes charges de l'État par des voies parallèles.

Après leurs débuts dans l'administration préfectorale, Jules et Paul, son cadet de deux ans, trouvèrent en Afrique du Nord un terrain propice à leurs talents d'administrateur. Paul organisait les débuts du protectorat français en Tunisie tandis que Jules, précédemment préfet en Algérie, y devenait Gouverneur Général.

Ces grands Africains se transformèrent tous deux en grands diplomates. C'est d'Alger qu'en 1897 partit Jules Cambon pour entrer dans la Carrière comme Ambassadeur à Washington. Les événements lui firent aussitôt jouer un rôle de premier plan. A lui revint la délicate mission d'exercer les bons offices offerts par la France pour mettre fin à la guerre entre les États-Unis et l'Espagne. Son action pour hâter la signature de la paix le désignait à la faveur de Madrid.

Aussi le Gouvernement français s'empressa-t-il de l'y envoyer comme représentant, une dizaine d'années après que son frère Paul y eut rempli les mêmes fonctions. En provoquant les susceptibilités espagnoles, les débuts de l'affaire marocaine rendirent bientôt sa tâche épineuse. Jules Cambon manœuvra avec habileté parmi les écueils qui jalonnèrent ces années semées d'alertes depuis le débarquement du Kaiser à Tanger jusqu'à la Conférence d'Algésiras.

Au cours de ses laborieuses négociations, il fut servi par son expérience des affaires d'Afrique. En même temps, il apprit à juger les méthodes de la diplomatie allemande qui usait tour à tour de séduction et de menace. N'était-ce pas là une excellente préparation pour diriger l'Ambassade de France à Berlin.

Trop souvent on s'est plu — parfois non sans raison — à dénoncer la fantaisie présidant à l'attribution des postes diplomatiques pour qu'il ne soit pas équitable de souligner ici la parfaite et saine logique qui a tracé la carrière de Jules Cambon. Toujours le choix des ambassades confiées à ses mains expertes a été guidé non par le hasard des vacances de postes, mais par le souci d'utiliser au mieux des intérêts du pays ses précieuses qualités. C'est là une des raisons de leur succès.

Tenter ici même une simple esquisse de son activité à Berlin, serait inutile. Rappelons seulement qu'après un essai de la politique d'apaisement préconisée par M. Caillaux à la suite du Coup d'Agadir, l'ambassadeur, vite persuadé de l'imminence du conflit, n'a plus ménagé ses avertissements devant le danger dont il suivait les progrès avec un lucide sang-froid. En Août 1914, traité comme un prisonnier, sous les huées de la foule il quitta l'Allemagne par la voie du Danemark dans un train ordinaire, et fut même obligé d'acquitter le prix du parcours. C'était là un traitement sans précédent qu'il a stigmatisé dans des termes aussi sobres qu'incisifs: « Les Puissances chrétiennes se sont toujours montrées soucieuses d'entourer le départ des ambassadeurs ennemis des attentions les plus délicates. Il est arrivé qu'un Gouvernement ne se soit pas conformé à cette tradition. J'en ai fait l'expérience en 1914. L'opinion universelle a blâmé cet oubli des usages ».

Peu après son retour mouvementé en France, était créé à son intention le poste de Secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères, analogue au Sous-Secrétariat d'État du Foreign Office afin de maintenir la continuité de la politique extérieure en dépit de trop fréquents changements de Ministères. Presque en même temps, la France se montrant soucieuse d'entourer son clairvoyant représentant en Allemagne de tous les égards, l'Académie l'accueillait dans son sein. Celle-ci rendait ainsi hommage à un de ses grands serviteurs qui, par sa courageuse lucidité, avait bien mérité de la patrie. C'était également une façon de consacrer le nom des Cambon en associant indirectement Paul Cambon, le bon artisan de l'Entente Cordiale, aux honneurs décernés à son frère. Ne pouvant les accueillir tous deux, l'Académie avait tenu à porter son choix sur celui qui venait d'être victime de la violence allemande comme pour le faire bénéficier d'une solennelle réparation. De même, en ouvrant un peu plus tard ses portes

à Jean Tharaud, elle honorera la collaboration de deux frères dont les noms sont inséparables.

En 1920, Jules Cambon prenait sa retraite. Devant lui, comme devant son frère et des hommes comme Barrière et Jusserand, les rigides règles de la limite d'âge s'étaient inclinées avec respect. Il allait prolonger une quinzaine d'années encore sa vieillesse, ne se contentant pas de la satisfaction d'avoir servi son pays, mais cherchant encore à lui être utile par ses conseils.

Son œuvre proprement littéraire n'est pas volumineuse. Elle tient dans quelques articles publiés par la Revue des Deux Mondes et dans un charmant livre, « le Diplomate », où d'un trait fin et nuancé, il a résumé sa longue expérience. Il pourrait s'intituler « le Manuel du parfait Ambassadeur ». Petit ouvrage, comme lui-même, ennemi de tout snobisme, plein de bon sens et de bienveillance qui n'excluent pas un vigoureux réalisme. Il rappelle le regard d'une indulgence un peu ironique que promenait sur les hommes et sur les choses celui qui avait su être à la fois un observateur sagace et un habile négociateur. Sous la plume d'un tel diplomate, il est réconfortant d'y lire des maximes comme celle-ci : « La parole d'un honnête homme sera toujours le meilleur instrument dont un Gouvernement pourra se servir pour faire triompher ses vues ».

Au cours de la dizaine d'années ayant précédé la guerre de 1914, les deux frères qui ont tenu entre leurs mains les destinées de la France — l'un surveillant à Berlin le danger allemand, l'autre s'employant à fonder à Londres l'alliance destinée à y parer — échangeaient une active correspondance.

Le jour où elle sera entièrement publiée, on pourra mieux apprécier encore l'œuvre et la figure de Jules Cambon, ce grand ambassadeur à l'aspect si parfaitement débonnaire. Faisant fi du décorum dont certains de ses collègues aimaient à s'entourer, il formait avec eux un parfait contraste. Sa simplicité naturelle rehaussait une autorité sûre d'elle-même.

---

## LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

Roger DUHAMEL

*Professeur à la Faculté des Lettres.*

Avec François-René de Chateaubriand, nous entrons dans le romantisme par la porte royale. Il en est le père, a-t-on dit; plutôt le pontife et le modèle. Rousseau et Mme de Staël sont également de la famille, mais ils se rattachent encore étroitement au XVIIIe siècle; ils en possèdent les tares rationalistes, malgré certains efforts, visibles chez Rousseau, instinctifs chez Mme de Staël. L'apport particulier, immense, du romantisme à la sensibilité du XIXe siècle, c'est chez Chateaubriand que nous le découvrons en plénitude. Ses successeurs pourront approfondir, élargir, enrichir cette expérience, aucun n'y ajoutera un élément vraiment inédit, qui ne soit déjà en germe dans l'œuvre de l'auteur d'*Atala* et de *René*.

Sainte-Beuve, qu'on prend rarement en défaut malgré ses partis pris et ses rancunes souvent sournoises à l'égard des grands écrivains, a raison de définir ainsi la révolution imputable à Chateaubriand: « La décadence fut de nouveau voilée. En un mot l'automne continua, mais il y eut un air de reprise du printemps. Chateaubriand ressaisit et renouvela avec génie l'œuvre pittoresque de B. de Saint-Pierre, de Buffon et de Jean-Jacques; la forêt dans son feuillage immense se revêtit de teintes de plus en plus riches et belles, en même temps qu'un souffle plus doux faisait croire à je ne sais quel retour impossible de la fraîcheur »<sup>1</sup>. L'idée s'exprime avec recherche et sous la forme d'une image, elle n'en est pas moins juste. Chateaubriand apporte des sons nouveaux, des couleurs nouvelles, une façon de sentir à peu près inédite. Où il est plus difficile de suivre l'opinion de Sainte-Beuve, c'est quand il laisse entendre que c'est le XVIIIe siècle qui se prolonge;

---

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*. Garnier, Paris 1861, I, p. 31.

au contraire, le XVIIIe est bien révolu, il n'y a plus rien à en attendre. Chateaubriand annonce une époque nouvelle, il ouvre une voie.

Né le 4 septembre 1768, dans la ville maritime de Saint-Malo, François-René est le benjamin d'une famille de dix enfants, dont quatre mourront en bas âge. Enfant chétif, on doit bientôt l'éloigner du sinistre Combourg, de ce château familial, « le plus prodigieux cauchemar de granit qu'on puisse rêver », comme l'écrivait, après une visite sur les lieux, M. de Vogué à Paul Bourget<sup>2</sup>. Par la suite, des cours d'études fort incomplets à Dol et à Rennes, des études qu'il devra parfaire plus tard, une fois rendu à l'âge d'homme.

Arrêtons-nous à l'adolescent déjà inquiet et mélancolique — « Je crois que je me suis ennuyé dès le ventre de ma mère » — et regardons-le vivre dans son milieu. Il a lui-même reconnu ce que son tempérament devait à ses premières années de grisaille. « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité »<sup>3</sup>. Ces derniers mots révèlent une grande lucidité: son tourment, certes, mais aussi sa félicité, car il y a dans l'impérissable ennui de Chateaubriand une source jamais tarie de délicieuses exaltations.

De sa famille, il retient surtout l'image de sa grand'mère, qui possédait « un beau regard qui souriait dans l'ombre des années », celle aussi de sa mère, une femme de belle culture et très pieuse qu'il a vénérée et dont la mort sera pour lui un ébranlement considérable. « C'est de ma mère que je tiens la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion: je recueillais les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église, à la lueur de la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement ».

Le père était moins sympathique; à cet égard, aucun désaccord possible. Un voyageur anglais, Young, passant dans le pays en 1788, dépourvu de tout préjugé et ne connaissant guère le père de René,

2. *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1924, p. 169.

3. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*. E. Biré, Garnier, Paris, s.d. — Toutes les citations de Chateaubriand, sauf indication contraire, sont tirées de cet ouvrage.

écrit toutefois dans la relation de son voyage: « Les gens sont presque aussi sauvages que leur pays, et leur ville de Combourg est une des plus ignoblement sales que l'on puisse voir... Il y a cependant un château, et qui est habité. Quel est donc ce M. de Chateaubriand, le propriétaire, dont les nerfs s'arrangent du séjour au milieu de tant de misère et de saleté. Au-dessous de ce hideux tas d'ordures se trouve un beau lac entouré de haies bien boisées »<sup>4</sup>.

Le père Chateaubriand est un personnage qui n'a obtenu aucune clémence de la part de ceux qui se sont penchés sur les jeunes années de René. Les formules à son endroit son lapidaires: « Plus glacial et plus morne que les portraits des ancêtres », affirme Anatole France<sup>5</sup>. Et Edgar Quinet renchérit: « Pâle, taciturne, vieille épée féodale qui se rouillait, tristement appendue aux murs de ce manoir »<sup>6</sup>. Ce n'est pas rassurant pour la chaleur du nid familial! Plutôt que chez les historiens, cherchons chez Chateaubriand lui-même l'évocation de ce milieu. Il l'a faite en une page justement célèbre: « Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant: « De quoi parlez-vous? Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château; mon père s'arrêtait; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait

4. Arthur Young, *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789*, traduction Lesage. Guillaumin, Paris 1860, I, pp. 150-1.

5. Anatole France, *Lucile de Chateaubriand*. Charavay, Paris 1879, p. XIV.

6. Edgar Quinet, dans *la Revue de Paris*, 1834, IV, p. 210.

avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entra un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour dont nous entendions les portes se refermer sur lui ».

On imagine sans peine l'atmosphère sinistre qui règne dans cette famille où un père despotique et amer impose sa loi d'airain à tous les siens. Dans ce désert, René trouve néanmoins le réconfort de sa sœur Lucile. Une bien étrange personne, cette Lucile, qui se tient apparemment à mi-chemin entre le génie et la folie, qui exerce, en tout cas, une influence considérable sur la formation de son frère, dont elle est l'aînée de quatre ans, même si c'est lui, déjà galant homme, qui la prend sous sa protection. « De la concentration de l'âme naissait chez ma sœur des effets d'esprit extraordinaires: endormie, elle avait des songes prophétiques; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence; Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule; elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains ».

Cette Lucile est une enfant diablement inquiétante, victime de ses phantasmes, hallucinée sans doute par l'existence anormale qu'elle doit mener dans la solitude de Combourg. Les divertissements de ce frère et de cette sœur sont très simples: « Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle... » Lucile sait toutefois comprendre René; il dira même que c'est elle qui l'a poussé à extérioriser ses sensations, à devenir écrivain. Il se peut, mais cela n'im-

porte guère. Ce qui compte, c'est que Lucile a été pour lui la compagne de son âme, celle qui a été capable de le suivre dans ses rêveries, celle qui a cru en lui.

Car il a déjà besoin d'une présence, d'une présence féminine. Lucile est sa sœur, il inventera donc une autre femme, née de son imagination dévergondée et de sa sensibilité malade, une femme idéale telle qu'il ne s'en rencontre pas, la femme exquise rêvée par tous les adolescents depuis que le monde existe et que les hommes souffrent de se sentir d'invincibles isolés. C'est une Sylphide, une femme à la fois amoureuse et vierge, pure de cette pureté exigeante des très jeunes hommes effrayés des répercussions inconnues d'une passion dont ils ne peuvent mesurer encore l'étendue. C'est pourquoi, malgré la désolation de Combourg, Chateaubriand pourra écrire plus tard : « Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, insensée, et pourtant pleins de délices ».

Le climat est tout à fait propice pour songer aux évasions. René souhaite partir pour des expéditions lointaines, à la recherche d'aventures qui meubleraient son âme précocement désenchantée. Mais le père, homme raisonnable s'il en est, s'oppose à son départ pour les Indes. Il faut mater les jeunes gens, que diable ! Il ignore toutefois que le voyage au long cours n'est qu'ajourné. Son fils doit suivre une carrière plus régulière : il obtient un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre et il est envoyé à Cambrai. Puisqu'il a quitté la Bretagne natale, rien ne le prive plus de se rendre à Paris et à Versailles. Il y fera l'expérience de l'indépendance, de la vie libre ; il n'aura plus à entendre les dix coups sonner à l'horloge du château.

C'est par l'armée que Chateaubriand s'échappe de la geôle bretonne. Il n'y demeure pas très longtemps, car c'est bientôt la Révolution. L'occasion est toute trouvée, une fois libéré des entraves qui le paralysaient, de mettre à exécution son projet d'expédition lointaine. Ne voulant accepter l'émigration de toute l'aristocratie de l'ancien régime, il s'embarque pour l'Amérique où il séjournera quelques mois.

Sur les péripéties de la traversée, nous avons le témoignage d'un de ses compagnons de rencontre, l'abbé de Mondésir, qui se rend à

Baltimore avec quelques confrères pour fonder un séminaire<sup>7</sup>. Cet ecclésiastique estime le jeune voyageur passablement exalté. Chateaubriand se permet en effet toutes les excentricités. Pendant une tempête, il se fait attacher au grand mât et s'écrie, au-dessus du tumulte des vagues: « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite! » Il harangue l'équipage, prononce des sermons d'une douteuse orthodoxie; aux reproches qu'on lui fait, il répond toujours en disant qu'il met de l'âme à tout ce qu'il fait. Réplique péremptoire, assurément...

Les chercheurs et les historiens littéraires ont engagé depuis longtemps une polémique souvent très acerbe sur la véracité des récits de Chateaubriand contenus dans son *Voyage en Amérique*. Nous n'entrerons pas dans les détails de ces discussions, d'un intérêt réel, mais qui concernent surtout la petite histoire. Notons simplement que dès 1827, l'*American Quarterly Review* met fortement en doute l'exactitude de l'écrivain: « Il désire évidemment nous faire croire qu'il a vécu longtemps et beaucoup voyagé dans nos déserts et parmi nos Indiens..., mais cela ne peut être. Ses descriptions de tableaux dans *Atala* et dans les *Natchez* sont entièrement fausses »<sup>8</sup>. L'exécution est sommaire.

Qu'il ait vu ou non le Meschacébé ne change pas grand chose à l'affaire, de notre point de vue. Ce n'est pas le voyageur ni l'explorateur qui nous intéresse, mais l'artiste; et celui-là demeure, malgré certaines exagérations et certaines inexactitudes, d'une qualité exceptionnelle. Sans doute lui est-il arrivé de farder la réalité, quand il parle de truites de deux cents livres et de serpents à deux têtes! Qu'est cela à côté de descriptions grandioses, dont le rythme chante longtemps dans les mémoires?

D'autant plus qu'il ne saurait être question d'exactitude mathématique. Ce qui compte, c'est que Chateaubriand a su admirablement restituer la couleur locale, qu'il a décrit les paysages qu'il avait vus avec une chaleur d'enthousiasme communicative. Comme tout artiste, il a cédé à la tentation de la loupe grossissante; mais cet artifice est une exigence impérieuse de l'art. On ne peut s'attendre à ce qu'un

7. cf. Victor Giraud, dans *le Correspondant* du 10 août 1905, pp. 583 et suiv.

8. Livraison de sept.-déc. 1827, pp. 460-1.

écrivain se contente de la réalité objective; nous voulons également connaître les sensations, les mouvements d'âme que les spectacles provoquent en lui. Il ne peut donc à cet égard être question de mensonge, car, à ce compte, c'est la plus grande partie de la littérature — la plus belle aussi — qu'il faudrait rayer d'un trait de plume.

On lui reproche également de n'avoir pas été original; il n'y a pas loin à l'accuser de plagiat. Encore une fois, entendons-nous. Nous n'attendons pas de Chateaubriand un rapport d'enquêteur; nous souhaitons un récit où le style soit toujours à la hauteur des émotions que ressent le voyageur. Fait assuré, il a vu l'Amérique, même s'il ne l'a pas visitée toute. Il l'a vue suffisamment pour découvrir certains caractères permanents de sa nature, si différente de ce qu'il était habitué à voir en Europe. Pour les détails précis, qu'il s'en soit rapporté à des chroniqueurs ou à des historiens, c'est tout à fait normal. Il a lu sans doute les récits du Père Charlevoix tout comme il a lu les *Études de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre. C'est là qu'il a développé son goût du pittoresque. Il n'est pas un imitateur de Bernardin, il n'est qu'un rival et un rival heureux.

« C'est le propre du génie de voir et de comprendre vite. Chateaubriand ne resta en Amérique que cinq mois. Mais que faut-il à un grand écrivain? Une nuit délicieuse, un campement d'Indiens, quelques visions grouillantes, bigarrées, l'éclat et le clinquant d'un vocabulaire exotique. Là-dessus il reconstruira un monde. Mêlant ses souvenirs et ses lectures, il orchestrera une prodigieuse symphonie et, de quelques images à demi oubliées, fera l'admirable début d'*Atala*. D'ailleurs, au moment où il quitte l'Amérique, rien n'est composé. S'il a esquissé *Atala*, c'est alors un récit tout différent de celui qu'il publiera. Quant aux *Natchez*, ils ne sont encore que le vague projet, dû à la fois à la lecture d'Homère et au spectacle d'une vie primitive, d'écrire une épopée de simplicité héroïque... S'il n'a pas commencé son livre, déjà il le pressent, il le caresse, il en accumule les matériaux »<sup>9</sup>. Ces matériaux, il pourra les utiliser tout au long de sa carrière d'écrivain, sans se croire pour autant tenu de rivaliser avec la froide objectivité des savants et des explorateurs.

9. André Maurois, *Chateaubriand*. Grasset, Paris 1938, pp. 68-9.

Chateaubriand est jeune, il s'enflamme aisément au spectacle de grandeur que ses yeux contemplant pour la première fois. Son émotion n'est pas toujours pure de tout alliage; il s'y mêle des réminiscences livresques et des traces d'une sensibilité rousseauiste. Il y a à cet égard un texte capital: « Le ciel est pur sur ma tête, l'onde limpide sous mon canot, qui fuit devant une légère brise. A ma gauche sont des collines taillées à pic et flanquées de rochers d'où pendent des convolvulus à fleurs blanches et bleues, des festons de bignonias, de longues graminées, des plantes saxatiles de toutes les couleurs; à ma droite règnent de vastes prairies. A mesure que le canot avance, s'ouvrent de nouvelles scènes et de nouveaux points de vue: tantôt ce sont des vallées solitaires et riantes, tantôt des collines nues; ici c'est une forêt de cyprès dont on aperçoit les portiques sombres, là c'est un bois léger d'érables, où le soleil se joue comme à travers une dentelle.

« Liberté primitive, je te retrouve enfin! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage. Est-ce sur le front de l'homme de la société ou sur le mien qu'est gravé le sceau immortel de notre origine? Courez vous enfermer dans vos cités, allez vous soumettre à vos petites lois; gagnez votre pain à la sueur de votre front, ou dévorez le pain du pauvre; égorgez-vous pour un mot, pour un maître; doutez de l'existence de Dieu, ou adorez-le sous des formes superstitieuses: moi j'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnaitrai de Souverain que celui qui alluma la flamme des soleils, et qui, d'un seul coup de sa main, fit rouler tous les mondes ».

Le morceau ne manque pas d'envol, il est beau, il est nombreux, il exprime un sentiment d'une indiscutable sincérité. « A ces accents on reconnaît l'élève de Rousseau. Nourri des chimères du maître sur l'innocence et le bonheur de la vie sauvage, et comme lui accusant la civilisation des misères et des vices de l'homme, le jeune voyageur brûlait du désir de visiter au fond de leurs retraites les restes mélan-

coliques de la population indigène, ces tribus de Natchez, de Hurons, de Muscogulges, chez lesquels il se flattait de retrouver les premiers rudiments de la société humaine, et de voir se réaliser les théories abstraites du *Rêveur solitaire* »<sup>10</sup>.

Dès ce premier ouvrage, Chateaubriand s'affirme comme un peintre à la palette variée et riche. Plus que la ligne, c'est la couleur qui l'enchant. La couleur peut-être plus que la nuance, et l'on prétendra dès lors que son œil n'est pas assez perspicace pour découvrir les tons subtils de la nature. C'est une chicane qui ne tient pas compte de l'évolution littéraire. Avant Chateaubriand, il n'était pas dans les usages des écrivains de décrire les spectacles de la nature. Ou, si l'on s'y aventurait, on recherchait les expressions les plus générales, qui pouvaient indifféremment s'appliquer à tous les paysages du monde. Chateaubriand au contraire regarde la création de ses yeux et non plus de son intelligence, de son cœur ou de ses souvenirs de lecture. D'autres viendront après lui qui se rendront plus loin, qui associeront des couleurs en d'étonnants mariages, qui joueront des arpèges éblouissants sur le clavier infini des teintes. Il aura été toutefois le premier à avoir annexé avec autant de faste la création pour l'émerveillement de la créature. « Le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes. Près de nous c'était la variété du prisme ; loin de nous, dans les détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés. » On note un souci nouveau dans la littérature française. Cette recherche du pittoresque n'est pas exclusive d'une préoccupation de précision : « Nous traversâmes une prairie semée de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses, et d'obélia dont l'aigrette est pourpre. Des vents légers se jouant sur la cime de ces plantes brisaient leurs flots d'or, de rose et de pourpre, ou creusaient dans la verdure de longs sillons ».

Apprenant la fuite de Varennes, Chateaubriand juge qu'il doit aussitôt rentrer en France. Il a pris à l'Amérique tout ce qu'elle peut

---

10. Charles Benoit, *Chateaubriand*. Didier et Cie, Paris 1865, p. 31.

lui donner. Il revient enrichi d'une expérience précieuse, de souvenirs enchanteurs, d'une vision renouvelée du monde. C'est un trésor auquel il puisera toujours. « Entre les divers buts solennels ou mystérieux qui présidèrent à tous ses voyages, il en est un qui reste pour nous bien clair: le peintre allait faire sa palette et amasser ses couleurs »<sup>11</sup>.

Mais la Révolution se fait de plus en plus triomphante et arbitraire. Après avoir servi, pour sauvegarder son honneur et témoigner de l'attachement qu'il nourrira toujours pour les Bourbons, Chateaubriand, blessé, passe à Bruxelles et finalement à Londres. C'est dans la capitale anglaise qu'il mènera la pénible existence de l'exilé sans ressources, obligé, pour vivre, de se livrer à des travaux de traduction mal rémunérés et à quelques leçons. Il a toutefois le courage, après la vie militaire et aventureuse qu'il a menée jusqu'ici, de se remettre à l'étude et de parfaire une culture qui laisse encore beaucoup à désirer. Seul à Londres, il travaille avec acharnement à la vaste épopée américaine qu'il a conçue, les *Natchez*, et qui sera surtout connue par deux épisodes, *Atala* et *René*. Il change souvent de direction en cours de route; tantôt c'est un roman surtout descriptif, tantôt c'est une épopée qui emprunte aux lois du genre le style soutenu, noble et pompeux. Fait assuré, le jeune homme ne boude pas la besogne; à Hampstead et à Kensington, il couvre sans cesse des feuilles de papier de son écriture nerveuse, si bien que le manuscrit atteindra le chiffre impressionnant, un peu inquiétant aussi, de deux mille trois cent quatre-vingt-treize pages!

Détail à noter, il y a souvent, chez Chateaubriand, échange entre ses différentes œuvres. Quand il rédigera *le Génie du Christianisme*, il y insérera les épisodes d'*Atala* et de *René* qui lui paraissent apporter d'éloquents démonstrations à ses thèses. C'est aussi à partir du *Génie* qu'il voudra, pour étayer sa conception d'une poétique, écrire une épopée chrétienne qui sera *les Martyrs*, pour laquelle il aura besoin de visiter le Proche-Orient, et ce sera *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. On voit ainsi que tout se tient, que tout s'orchestre autour d'un noyau central. Nous n'en sommes toutefois qu'aux *Natchez*, cet ouvrage auquel travaille fébrilement le jeune voyageur à son retour d'Amérique.

---

11. cité par Maurois, op. cit., p. 114.

Chateaubriand a fait d'abondants emprunts à des prédécesseurs, à Bartram, à Carver, à l'*Histoire de la Nouvelle-France* du Père Charlevoix. Encore un coup, il s'est inspiré, il n'a jamais littéralement copié. Si nous mentionnons ces noms, c'est simplement pour indiquer les sources, comme on le fait pour tout écrivain, car il n'y a pas, en littérature, de génération spontanée; Corneille a beaucoup pratiqué les Latins, Racine a eu recours aux tragédies grecques: qui prétendra qu'ils ne sont pas originaux? Les minutieux commentateurs de l'histoire littéraire ont aussi révélé que Chateaubriand avait plus ou moins utilisé *la Nouvelle Mariée de l'Ile Formose*, de Marcassus, *l'Abénaki*, de Saint-Lambert, *les Incas*, de Marmontel, *l'Oronoko*, d'Aphra Behn, *Florello*, de Loaisel de Tréogate. Pourquoi ne pas ajouter aussi la Bible, Homère et Virgile que Chateaubriand lisait assidûment et où il a puisé, en les renouvelant, quelques-unes de ses images les plus émouvantes.

On a souvent prétendu que le Français n'a pas la tête épique. Ce n'est pas la faute propre du génie français, c'est la conséquence d'un état de civilisation. L'épopée, par l'intervention constante du merveilleux, ressortit à une conception primitive de l'humanité; il est indispensable que les hommes soient encore de grands enfants capables de croire à une mythologie extraordinaire, aux relations qui se poursuivent quotidiennement entre les hommes et les dieux. Que des écrivains de la taille de Voltaire, avec sa *Henriade*, et de Chateaubriand, avec les *Natchez*, aient échoué indique assez le caractère impraticable du genre: leur génie s'est fatalement brisé contre des obstacles insurmontables.

Chateaubriand a bien mis de l'avant sa théorie du merveilleux chrétien. A l'usage, on a vu qu'elle ne pouvait parvenir à satisfaire aux exigences des lecteurs, même et peut-être surtout croyants. Le fait s'explique aisément: hors l'hagiographie, les catholiques admettent mal l'utilisation des miracles dans une œuvre purement littéraire. Ils y voient, comme Boileau l'a noté, un manque de respect pour des choses divines ou, du moins, une faute de goût qui corrompt aussitôt l'œuvre qui recourt à ces moyens.

Ce qu'il reste aujourd'hui des *Natchez*? Des pages inoubliables d'une prose gonflée de suc, d'une prose harmonieuse et rythmée qui parvient sans mal à faire oublier certaines exagérations juvéniles,

certaines images trop hardies pour entraîner l'adhésion de lecteurs qui ont purgé tout vestige de romantisme. « Échappés du royaume des ombres, et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venaient se reposer sur le toit des sauvages ». — « Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point ». — « Celuta la tenait suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine: tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu relevées; les charmants passagers se jouent, à demi-cachés, dans le duvet de leur mère ». On n'en finirait pas de glaner ici et là des expressions heureuses, des comparaisons justes, des images neuves.

Ce sont ces qualités qui ont davantage retenu les contemporains. Fontanes traduit leur sentiment à tous quand, rentré en France, en juillet 1798, il écrit une lettre chaleureuse à Chateaubriand, dont l'amitié lui est devenue très chère: « Si vous avez quelques regrets à mon départ de Londres, je vous jure que les miens n'ont pas été moins réels. Vous êtes la seconde personne (la première était Joubert) à qui, dans le cours de ma vie, j'ai trouvé une imagination et un cœur à ma façon. Je n'oublierai jamais les consolations que vous m'avez fait trouver dans l'exil et sur une terre étrangère. Ma pensée la plus chère et la plus constante depuis que je vous ai quitté se tourne vers les *Natchez*. Ce que vous m'en avez lu, et surtout dans les derniers jours, est admirable et ne sortira plus de ma mémoire. Travaillez, travaillez, mon cher ami; devenez illustre. Vous le pouvez. L'avenir est à vous ». Chateaubriand est déjà l'Enchanteur...

*L'Essai sur les Révolutions* paraît à distance un ouvrage étrange qui infléchit la ligne générale de l'œuvre de Chateaubriand. On en vient à se demander comment le même homme a pu l'écrire, qui doit donner quelques années plus tard à la France les proses somptueuses et chrétiennes du *Génie du Christianisme*. N'y a-t-il pas là contradiction flagrante et, partant, un défaut évident de sincérité, à tout le moins un manque d'esprit de suite?

Replaçons-nous dans le cadre historique et psychologique qui seul permet de comprendre comment cette œuvre est née dans le cerveau d'un garçon de 26 ans, exilé à Londres. Beaucoup plus tard, cherchant à s'excuser, il soumettra dans ses *Mémoires* que « *L'Essai*

n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur ». Il y a là beaucoup de vrai. Chateaubriand est encore trop jeune pour avoir définitivement fixé sa pensée; au reste, il n'y parviendra jamais tout à fait. Il est emporté dans le remous de la grande catastrophe politique et sociale dont il est l'une des victimes; à la surface de son esprit surnagent certaines notions héritées du XVIII<sup>e</sup> siècle, un scepticisme à la Voltaire et un culte de la nature à la Jean-Jacques. Brochant sur le tout, il y a l'emportement de la jeunesse, d'une jeunesse sensible à l'excès et souffrant déjà du mal du siècle, du mal de René. Il ne s'agit pas d'innocenter un livre qui est à plusieurs égards une mauvaise action: mieux vaut tenter une explication pour savoir pourquoi il a été pensé et écrit. A vrai dire, il ne sera jamais terminé: au moment où Chateaubriand met la main aux dernières pages de l'*Essai*, déjà s'ébauche en son esprit le plan général du *Génie*...

Quelque trente ans plus tard, Chateaubriand se montrera très sévère pour cet ouvrage de colère et de passion: « Un chaos où se rencontrent les Jacobins et les Spartiates, la *Marseillaise* et les chants de Tyrtée, un voyage aux Açores et le périple d'Hannon, l'éloge de Jésus-Christ et la critique des moines, les vers dorés de Pythagore et les fables de M. de Nivernais, Louis XIV, Charles Ier, des promenades solitaires, des vues de la nature, du malheur, de la mélancolie, du suicide, de la politique, un petit commencement d'*Atala*, Robespierre, la Convention, et des discussions sur Zénon, Épicure et Aristote; le tout en style sauvage et boursofflé, plein de fautes de langue, d'idiotismes étrangers et de barbarismes »<sup>12</sup>. Le jugement est exact, mais il laisse entrevoir peut-être un peu plus de confusion qu'il ne s'en trouve réellement. C'est une appréciation tombée négligemment de la plume d'un grand seigneur de lettres, qui regarde avec quelque dédain les travaux de sa jeunesse et qui éprouve aussi une certaine vanité à laisser entrevoir l'espace parcouru depuis ces années hésitantes.

Chateaubriand n'est toutefois pas le seul à opiner dans ce sens. Charles Benoit, un de ses anciens biographes, n'en juge pas différemment: « Ne cherchez pas le plan de cet *Essai sur les Révolutions*;

---

12. cité par Maurois, op. cit., p. 102.

d'ordre, il n'y en a point. Ce n'est encore qu'un vaste amas de matériaux. L'auteur y a jeté pêle-mêle ses idées, ses rêveries, ses lectures, ses souvenirs. Son livre est l'image de ce qu'était alors cet esprit inquiet, hardi, avide de toutes les questions, mais encore confus; tout débordant d'une érudition indigeste, plein de réflexions éloquents et de poétiques images, parfois obscurci par les nuages d'une pensée indéfinie, mais parfois aussi resplendissant d'éclairs. N'y cherchez pas même une idée dominante, qui donne au moins à l'œuvre une sorte d'unité morale. Le jeune téméraire abordait cette étude immense sans conviction. En religion, à cette époque, à peine était-il déiste. En politique, même scepticisme. Monarchie de droit divin, souveraineté du peuple, il ne croyait pas plus à l'un qu'à l'autre de ces principes; ou, s'il les admet encore en théorie, il ne les considère pas comme impraticables désormais. En sorte qu'il paraît n'avoir soulevé toutes ces questions, que pour les laisser retomber comme insolubles »<sup>13</sup>.

Il serait néanmoins exagéré de s'imaginer que Chateaubriand entreprend cette vaste étude sans aucun plan préconçu. Qu'il s'en écarte le plus souvent, cela saute aux yeux; il n'empêche qu'il a l'intention de répondre aux questions suivantes: a) quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernements des hommes? b) parmi ces révolutions, en est-il quelques-unes qui puissent se comparer à la révolution actuelle de la France? c) quelles sont les causes primitives de cette dernière révolution? d) quel est maintenant le gouvernement de la France? est-il fondé sur de vrais principes et peut-il subsister? e) s'il subsiste, quel en sera l'effet sur les nations et les autres gouvernements de l'Europe? f) s'il est détruit, quelles en seront les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité? Le programme est vaste, il est même d'une inquiétante immensité. Surtout si l'on songe que l'auteur écrit précisément pendant l'événement et qu'il manque de tout recul pour envisager les faits dans une perspective sereine, pour les coordonner suivant une hiérarchie des valeurs. Qu'on n'invoque pas ici le témoignage des sagaces *Considérations* de Joseph de Maistre, qui n'est pas Français et qui peut juger avec plus de détachement, non plus que le pamphlet célèbre de Burke, qui a un esprit plus mûri pour porter une appréciation.

---

13. Benoit, op. cit., p. 49.

Tout en admettant volontiers l'incohérence du livre, Sainte-Beuve, qui ne nourrit pour Chateaubriand aucune tendresse particulière, réussit néanmoins à dégager du livre une idée dominante: « L'expérience sanglante que la France et le monde viennent de faire dans la Révolution n'est pas nouvelle: elle s'est opérée autrefois, la même presque à la lettre, dans les révolutions des anciens peuples, dans celle des Grecs et des Romains. Si l'on sait bien lire l'histoire ancienne dans ses moments principaux qui sont: 1o l'établissement des républiques en Grèce; 2o la sujétion de ces républiques sous Philippe de Macédoine et Alexandre; 3o la chute des rois à Rome; 4o la subversion du gouvernement populaire au profit des Césars; 5o enfin le renversement de l'Empire par les Barbares; — si l'on étudie bien ces cinq grands moments, on possédera tous les éléments d'une comparaison qui atteindra à la rigueur d'une science... Et l'auteur en conclut contre le goût des innovations, persuadé, comme Salomon, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il croit même qu'on pourrait tirer de cette étude du passé un pronostic certain sur l'avenir de la Révolution française et sur la question de savoir si elle se consolidera. Il incline tout à fait à croire que *non*; mais on entrevoit cette solution négative plutôt qu'il ne la donne explicitement »<sup>14</sup>. Cette recherche d'une déduction rigoureuse, d'allure quasi mathématique, enchanterait l'exigence rationaliste excessive de notre contemporain Julien Benda!<sup>15</sup>.

Chateaubriand a publié son ouvrage depuis quelques mois quand il apprend les malheurs dont les membres de sa famille ont été frappés en France: son frère aîné guillotiné, sa chère Lucile emprisonnée à Rennes, sa mère morte de douleur, après avoir été condamnée à mort. C'est pour lui un choc terrible, qui le ramène à la foi de son enfance. Longtemps après, dans ses *Mémoires*, il consigne ses émotions du moment: « L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles, me désespéra: je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'*Essai*, comme l'instrument de mon crime; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter,

14. Sainte-Beuve, op. cit., pp. 148-9.

15. cf. Claude Mauriac, *la Trahison d'un clerc*. Éditions de la Table Ronde, Paris 1946.

Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux: telle fut l'origine du *Génie du Christianisme* ». On pourra prétendre qu'arrivé au terme d'une existence glorieuse, Chateaubriand s'emploie à farder la réalité afin de laisser de sa personne une image avantageuse à la postérité. On comprendra mieux la sincérité de son sentiment blessé en lisant quelques lignes d'une lettre qu'il adressait de Londres à son ami Fontanes, le 25 octobre 1799: « Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile, et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité: il m'en a privé, afin que j'élevasse les yeux vers lui... Je dirigeai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis, que là vit la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense, qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte immense... Adieu; que toutes les bénédictions du ciel soient sur vous »<sup>16</sup>. Malgré l'emphase de la forme, la franchise ne paraît pas douteuse. Chateaubriand entreprend le vaste ouvrage qui consacra sa gloire auprès de ses contemporains et *l'Essai sur les Révolutions* tombera bientôt dans l'oubli.

---

16. cité par Maurice Souriau, *Histoire du romanisme en France*. Éditions Spes, Paris 1927, p. 154.

## PRIAM ET ACHILLE

Joseph LALIBERTÉ, c.ss.r.

PRIAM ET ACHILLE (Iliade, ch. 24, vv. 468 ss.)

Voici un essai d'analyse littéraire. Aux professeurs qui nous ont demandé notre méthode d'explication du texte grec, nous n'avons pas trouvé de réponse plus appropriée que de leur présenter le commentaire suivant d'un passage d'Homère. On voudra nous excuser. Nous serons obligés d'user de caractères français pour figurer les mots grecs. Il sera facile d'ailleurs à chacun d'ouvrir son Iliade au chant 24, vv. 468.

Priam est un vieillard. C'est un roi aussi. Il règne sur la ville de Troie (aujourd'hui, la partie occidentale de l'Asie Mineure, près des Dardanelles). Depuis environ dix ans, la ville royale est assiégée par les Achéens, venus de Grèce. Mais l'Iliade ne raconte pas les péripéties d'une guerre. L'épopée homérique lève le voile qui couvre un drame morale.

Achille, l'un des généraux achéens les plus capables, boude Agamemnon, le généralissime des armées alliées, depuis qu'on lui a enlevé — avec un peu de sans-gêne, c'est vrai — la captive aimée, Briséis. En guise de protestation, il s'enferme chez lui. Les Grecs (ou Achéens) subissent revers sur revers et toujours Achille fait la sourde oreille aux invitations pressantes d'amis sincères. Les prières de Patrocle, son favori, le touchent sans l'ébranler. Il lui permet, tout au plus, de revêtir sa propre armure, celle qui n'a connu que des victoires. Patrocle, déguisé en Achille, ne trompe pas Hector, fils de Priam. Il est tué.

Il n'en faut pas davantage. Ne respirant que la vengeance, Achille sort de sa retraite, parait sur le champ de bataille, attaque Hector, le défait. C'est le récit sommaire de l'Iliade. Il n'a pas suffi au vainqueur de tuer le Troyen. Il pousse la haine jusqu'à traîner le cadavre de la victime autour du tombeau de l'ami Patrocle. Pareils outrages révoltent les dieux de l'Olympe. Zeus (Jupiter) réussit à obtenir

qu'Achille rende le corps d'Hector à la ville de Troie. Priam, le père du héros troyen, averti des divines démarches, n'hésite pas à prendre le chemin qui conduit au camp grec. Un dieu, Hermès (Mercure), l'escorte jusque dans l'enceinte où se dresse la tente d'Achille.

Un signe avait paru dans le ciel, annonçant, avec la protection de Zeus, le succès de la mission. Priam et son héraut, Idée (un vieillard aussi), quittent Troie pendant la nuit. Ils rencontrent un jeune homme. C'est Hermès (Mercure), le messager favori de l'Olympe, *celui qui mieux qu'aucun autre sait escorter le voyageur* (chant 24, vv. 334-335). Hermès ne rappelle-t-il pas de près l'ange du jeune Tobie? Tout comme Raphaël (Tobie, ch. V, v. 18), Hermès se présente sous un nom d'emprunt: « *Je suis un Myrmidon* (compatriote d'Achille), *fils de Polyctor, le bras droit d'Achille depuis notre arrivée en ces lieux* ». Il offre ses services aux deux voyageurs tremblants. Il porte sur lui une baguette magique, son caducée avec lequel il fermera les yeux à la sentinelle. En veine de bons offices, il condescendra jusqu'à tirer le verrou de la barrière: le verrou était bien gros comme un sapin tout rond et si lourd que trois Achéens pouvaient à peine en venir à bout (Achille, soit dit en passant, *le maniait tout seul*). Il introduira Priam dans l'enceinte même *de la palissade très haute dont le faite était couvert de roseaux chevelus, moissonnés dans la plaine* (v. 450). De son côté, le roi de Troie n'entend pas être en reste de générosité. Il tend au guide bienveillant *une coupe d'or des plus belles* (v. 429): Tobie qui veut mettre, dans la main de l'Archange, la moitié de tout son avoir (Tobie, ch. XII, 5). Hermès imite le geste désintéressé de Raphaël. Il justifie son refus: ...« *Tu m'invites à recevoir les présents à l'insu d'Achille. J'ai crainte de lui rien dérober de peur d'avoir demain à m'en repentir.* » (v. 435). Un dernier trait de ressemblance entre Raphaël et Hermès: tous deux, avant de prendre congé de leur protégé, se nomment de leur vrai nom (Tobie, v. 15; Iliade, v. 460).

Hermès n'a rien laissé en souffrance de ce qui pouvait assurer le succès de la démarche du Troyen. Il avait suggéré les idées-maîtresses qui devront faire le fond du discours de Priam aux pieds d'Achille. En fait, le suppliant ne fera aucune allusion à Thétis, la mère d'Achille, cependant que le père d'Achille, Pélé, sera monté aux nues. Ce silence et cet éloge dithyrambique seront expliqués plus loin.

Après ce préambule que nous jugeons nécessaire pour bien comprendre nos remarques littéraires et psychologiques, nous commençons

l'analyse d'un trait de l'Iliade, chant, 24, vv. 468-472. Comme traduction, nous nous servons de l'opuscule de Ch. Georjgin, Professeur de Première Supérieure au Lycée Henri-IV.

« Après ces mots, Hermès remonta dans le vaste Olympe. Priam sauta du char à terre, laissant Idée dans la cour; celui-ci gardait sur place chevaux et mules. Le vieillard entra directement dans la demeure où reposait Achille, cher à Zeus. Il l'y trouva. »

Le second mot de l'hexamètre 468, « ara » est une particule d'intérêt: le dieu vient de révéler son identité: déclaration peu banale à la vérité! Le verbe composé « apebê » (verbe principal) signifie « s'éloigner à pied ». Hermès ne prendra son vol que plus tard à quelque distance. Au premier instant de l'apparition, il s'était présenté sous les traits d'un mortel; sous le même déguisement, il prendra congé de Priam; il gardera le masque jusqu'au moment de disparaître dans le ciel de l'Olympe. Homère, fidèle interprète de l'âme de son héros, écrira *Hermès* en tête du vers suivant (469), tout à la fin de la phrase. Rien d'impossible que le vieillard, à la vue de Hermès s'élevant dans les airs chaussé de ses sandales d'or, se fût exclamé: « Ah! c'est bien vrai, c'est Hermès qui est venu! ». Forcerons-nous la note si nous avançons que le nom de « *Hermès* » donne l'impression d'être un cri échappé à la foi et à la joie de Priam plutôt que le simple sujet d'une phrase narrative? En effet, le nom du dieu est épinglé au début de l'hexamètre: une place de choix un peu rare. Ensuite, le nom de Priam coudoie celui de Hermès alors que, selon les règles habituelles, la transition entre deux phrases, dans la poésie d'Homère, se fait, invariablement, en douceur, nous voulons dire qu'en temps normal, le nom du dieu (à l'accusatif ou à un cas oblique) aurait dû, sous la forme d'un pronom personnel, ouvrir la phrase suivante où Priam occupe le haut du pavé. Nous avons un exemple de la chose dès le vers 473, plus bas. Signe évident, nous le répétons, qu'en ce moment le mot « *Hermès* » est moins le mot du narrateur que l'exclamation d'un Priam croyant et heureux. Le rapprochement s'expliquerait à la lumière de la psychologie. L'extase de Tobie avait duré trois heures. Entre parenthèse, disons que la surprise de Priam — j'allais écrire, l'extase — pourrait expliquer le silence qu'il gardera sur la mère d'Achille, Thétis. Le bon vieillard, très ému, n'aurait pas porté attention aux dernières paroles de son protecteur.

Le participe « *phonêsas* » (et non « *ephato* ») « *émettre un son* » (v. 468) confirme l'interprétation proposée. Des sons avaient frappé l'oreille de Priam mais étaient morts là (*phônêô*).

La particule « *de* » (v. 469) est une particule de liaison. L'ordre des mots, dans le même hexamètre, donne l'impression d'un film animé et parlant : « *Priam, de son char, saute à terre* ». Une manière bien homérique. Pour Homère — narrateur, les sentiments de l'âme trouvent une plus fidèle et une plus vivante expression dans le geste que dans la parole. Il ne nous chante pas le bonheur de Priam : il fait mieux ; s'adressant à nos yeux, il nous le *montre heureux*. Priam est tout cassé (v. 359) et il est roi : voyez-le sauter de son char ! Il oublie et la vieillesse de ses jambes et sa pourpre royale ! Priam, descendu de son char, passe près de son héraut, Idée (le 1er mot de l'hexamètre 470, à l'accusatif). Il le laissera sur les lieux lui commettant la garde des chevaux et des mules. Grâce à l'intervention de la divinité, on était entré sans bruit dans l'enceinte de la palissade d'Achille. Il fallait coûte que coûte éviter maintenant par des moyens humains, tout ce qui pourrait éveiller l'attention des gens de l'intérieur. Idée y verra. Non seulement, Homère sait choisir les détails en regard du but qu'il poursuit dans le récit, mais encore il trouve toujours moyen de les glisser à la bonne place sans alourdir le moindrement la marche de l'action. En effet, l'affixe « *kata* — (le second mot du v. 470) (uni au verbe) signifiant « *laisser en arrière* » montre déjà Priam en route vers la hutte d'Achille. Pendant ce temps, Homère nous renseigne sur le rôle du héraut. Il a le temps de nous le dire puisque Hermès a fait parquer et pour cause chars et chevaux à quelque distance de la tente d'Achille.

A titre d'exemples, voici quelques questions entre plusieurs que nous pourrions poser à l'élève une fois le gros sens connu : car l'analyse reste le travail de l'élève et non la besogne du maître. L'élève doit pouvoir rendre compte de toutes les nuances du texte tant au point de vue littéraire que psychologique. L'étude purement grammaticale est réservée aux classes inférieures.

I — « *Après ces mots* » (Georgin) rend-il, à votre satisfaction, le fini du participe, de l'aoriste, voire le sens précis du verbe *phônêô* ? Pourquoi Homère l'a-t-il préféré à *ephato* ? employé plus communément ? 2 — Au point de vue « exactitude et mouvement » « *Hermès remonta dans le vaste Olympe* » est-il un succès ? Le vers grec 468 est

vivant, spectaculaire! Pourquoi? 3 — Quelle traduction proposeriez-vous à la place de « *Priam sauta de son char à terre* » Pourquoi? 4 — Le secourable Idée a-t-il en grec le rôle effacé que lui prête le texte français de Georgin? D'où vient la différence? 5 — A quel moment nous renseigne-t-on sur les particularités du travail confié à Idée? Pourquoi nous l'apprend-on à cet endroit précis?

Qu'après le commentaire, l'élève s'essaie à rendre, en un français élégant et simple tout à la fois, quelque chose des nuances relevées dans les trois hexamètres homériques!

Il sera facile à l'élève d'enrichir, à peu de frais, son vocabulaire grec. Nombre de dérivés français, anglais, latins l'aideront à retenir les mots grecs. Ainsi, phônêô: téléphone; apebê: Anabase; Olympe; ippous: hippodrome; alto: saltus; leipe: to leave.

L'on pourra sans doute trouver à redire sur certaines de nos remarques littéraires et psychologiques, c'est entendu. Ce que nous voudrions crier à tous les professeurs de la section latin-grec, c'est la possibilité de sortir de l'exclusivisme grammatical et du mot-à-mot.

« *Priam entra directement dans la demeure où se reposait Achille, cher à Zeus. Il y trouva; les compagnons du héros étaient assis à l'écart; deux seuls, le héros Automédon et Alcimos, rejoints d'Arès, s'empres- saient non loin de lui. Il venait depuis peu de finir son repas; il avait mangé et bu; la table était encore mise.* » (Georgin.) (chant 24, v.v. 472-476.)

Ayant mis ordre aux préparatifs immédiats. Priam ne pense plus qu'au rachat de son fils, Hector. Il se *rend directement vers la demeure* d'Achille. Le traducteur, nous semble-t-il, commet ici un impair. Entré de plein pied dans la maison d'Achille. Priam eût été arrêté illico presto. Mieux avisé, Homère le fait se *diriger directement vers* la hutte d'Achille, du moins vers celle où le Grec a coutume de se tenir: le suffixe « *ske* » dans « *Izeske* » (*se tenir, se reposer*) marque l'habitude: Achille peut être sorti. N'oublions pas qu'il fait nuit. La porte d'entrée est ouverte: Mon Dieu! qu'avait-on à craindre? Une solide palissade et des barrières lourdes, puis des gardes, contre tout indiscret protégeaient Achille et son monde. Achille en personne se trouve dans la tente. Caché dans l'ombre, Priam observe. Tandis que les occupants se tiennent à l'écart — le lecteur regarde avec les yeux de Priam — deux seulement servent le maître (v. 474). L'étude des lieux et des personnages a une importance capitale. Achille, à

qui il va falloir toucher les genoux pour avoir la vie sauve, tient à une distance respectable le grand nombre des siens. Description faite sur commande ? Non pas. Rien de recherché. Le deuil isole et s'isole. Achille pleure toujours son Jonathas. Priam remarque en outre la présence de deux hauts personnages; ils sont tous les deux attachés au service de la table d'Achille. L'un, c'est le héros Automédon; l'autre, un descendant du dieu Mars — ces Messieurs de l'Olympe aimaient un peu fort certaines « blondes » de la vallée —. Les deux garçons de table s'empressaient fièvreusement autour de la personne d'Achille: voilà, pense Priam, voilà qui me laisse le champ libre et, sans trop de misères, je pourrai accomplir le rite commandé par les circonstances. Homère, soit dit en passant, ne perd aucune occasion de grandir son héros. Comme serviteurs il lui suppose des demi-dieux. Mais Achille est-il abordable? Serait-ce le moment favorable de courir lui toucher les genoux? Priam continue l'inspection des lieux. « *Achille vient de terminer son repas; la table est encore mise; il a bien mangé et bien bu* ». Qui ne sait l'effet sédatif d'un excellent repas? surtout chez ces Barbares — les Grecs que chante Homère, nous semblent appartenir à une civilisation encore dans les langes. — qui faisaient volontiers un dieu de leur ventre. Au fait, ces cinq hexamètres ne font-ils pas languir l'action? Priam, en homme prudent doit étudier personnes et lieux avant de tenter la grande aventure. Il doit au succès de l'entreprise de choisir le moment le moins aléatoire, le moins hasardeux possible. Il vise son coup. Ainsi la description de la salle n'a été faite qu'en vue de faciliter l'entrée du vieillard. On l'aura noté de nouveau: Homère n'affirme pas. Il anime tout ce que touche son pinceau. Il ne nous a pas jaser de la possibilité, voire de la facilité relative pour Priam de se ménager un chemin jusqu'à Achille: il a fait voir le chemin libre d'obstacles majeurs du moins à certains moments. Il suffira de bien calculer. Homère n'a pas chanté la grandeur d'Achille, il l'a montré grand, et si grand qu'il coûtera moins au roi de Troie de lui baiser les mains. Achille est-il bien disposé? Mais jetez un regard sur Achille: on le montre bien disposé.

« Le grand Priam entra sans être aperçu d'eux. Il s'arrêta près d'Achille, lui prit les genoux et baisa ses mains terribles, meurtrières, qui lui avaient tué tant de fils. Quand l'irrésistible fatalité a surpris un mortel et qu'après avoir tué un homme dans sa patrie, il arrive chez un peuple étranger, il pénètre dans la demeure d'un maître

opulent; l'assistance qui le voit est prise de stupeur: ainsi fut stupéfait Achille, en voyant Priam semblable — aux dieux. Tous les autres ne furent pas moins surpris et se regardèrent. » (v. 477-484) (traduction de Georquin.) Pourquoi ne pas avoir tourné ainsi sa phrase: « C'est à leur insu que s'avança le grand Priam »? L'on aurait tenu compte de l'orchestration des mots. Chez Homère, toujours la phrase précédente donne une main amie à la phrase qui suit. Il attirait l'attention du lecteur sur Achille et ses compagnons. Une autre phrase commence avec l'Hexamètre 477. Priam en doit être le sujet. Homère, ennemi des heurts, placera en tête du vers, comme trait-d'union entre les deux phrases, le pronom démonstratif, figurant Achille et les autres, « *tousde* ». Le mode d'entrée importe davantage ici que le fait: le vers grec pousse à la césure le mot signifiant « *à l'insu* »: notre locution adverbiale traduit le verbe (un hellénisme), « *elathe* ». Le lecteur du texte original suit des yeux quelqu'un se glissant dans l'ombre, puis débouchant enfin et vite dans la lumière (v. 477). Priam à peine identifié est déjà surpris *tout près d'Achille*. Le vers grec 477 nous en donne l'impression, l'adverbe « *tout près* », s'étant taillé une place avant le participe « *se tenant* », suit immédiatement le nom du vieillard. La particule d'intérêt « *ara* », usuelle chez l'Aède, s'accroche aussi au même adverbe et lui donne du relief. Achille, au vers 478, figure au génitif. Précède au datif le mot « *chersi* » (mains): les mains de Priam. Priam s'est placé juste en face d'Achille, « *touchant ses genoux et baisant ces mains terribles, homicides, qui lui ont tué tant de fils!* Pourquoi la trinité d'épithètes? Malheureux Priam! roi bientôt détrôné, plutôt père sans fils! Il est prêt à tout sacrifier — il aime tant son *unique* —; il oublie, aveuglé par sa tendresse paternelle sa couronne de roi. Achille, à ses yeux qui ne distinguent qu'Hector, n'est plus le meurtrier de ses enfants. Achille est devenu le gardien tout court de *son fils*, gardien des mains duquel il va recevoir dans un instant le cher trésor. Il baise ces mains! Quelle répugnance! quel tressaillement tout de même! au contact de ces mains teintes du sang d'êtres particulièrement chers! Notre civilisation moderne pose un masque sur la tête du bourreau public et enveloppe son nom de mystère. Et Priam se sent la force exceptionnelle de toucher de telles mains! Dans toute l'histoire du paganisme, peut-on relever au chapitre de l'amour paternel un abaissement, un oubli de soi plus humiliants et plus complets d'un roi plus grand? Il y avait donc lieu d'ouvrir grands les yeux et

de s'étonner. Homère entend nous faire communier à cette surprise. Il apporte une comparaison que GeorGIN a traduite comme il a pu. Le traducteur, nous semble-t-il, s'est mépris sur le sens du mot « *anêr* » (*un homme de cœur, un noble personnage*) (v. 480). De plus, Homère lui accorde une place de choix dans le même hexamètre, à la césure. Un malheureux accident est arrivé à cet homme de cœur. Victime de la fatalité, comme tant d'autres. Circonstance aggravante: le meurtre s'est perpétré dans le pays. Enfin pour tout gêner, l'assassiné était un compatriote. Le meurtrier a tôt fait de prendre le chemin de l'exil. Homère nous le fait voir déguerpissant sans retard (481): le participe suivi du mot « *étranger (allôn)* ». Là ne finit pas l'histoire. L'exilé volontaire fonce chez un homme connu, honnête comme lui, en vue comme lui. L'on devine la surprise de l'hôte, à cette arrivée en coup de vent! Un malfaiteur? celui-là qui lui embrasse les genoux! Non moins grande la surprise d'Achille et de ses compagnons. Visite inattendue: c'est que la divinité a fait sauter toutes les barrières. Jésus, au Cénacle, a dû provoquer chez les Apôtres la même surprise. Visite soudaine: aucun bruit n'a révélé l'approche de Priam. Et n'est-ce pas un 3ème motif de s'étonner de voir ce roi ennemi, ce vieillard prendre l'attitude du suppliant?

Chers lecteurs, si la méthode d'explication du texte grec vous sourit, si elle répond à votre idée de formation classique, si vous la croyez plus grosse d'humanisme, en Belles-Lettres et en Rhétorique, que l'analyse grammaticale, si vous croyez plus important au point de vue psychologie (volonté, intelligence, imagination, sensibilité) de justifier un participe, un subjonctif, un aoriste, par l'interprétation de la pensée du maître plutôt que par la présence de telle ou telle particule de subordination, alors donnez-nous signe de vie et nous vous confierons un secret.

Autre l'étude d'une langue moderne, autre l'étude d'une langue qu'on n'écrira même jamais. Par exemple, nous voulons apprendre l'allemand. Rien de plus pressant ni de plus important que de nous loger plein la mémoire du vocabulaire et des règles de grammaire. Nous devons arriver à comprendre l'allemand courant sans dictionnaire: voilà notre but. L'élève consacre 6 années au grec et au latin dans *l'unique but* d'arracher, à ces deux langues, par le travail collectif de ses facultés, le grand secret de leur art. Travail en profondeur — et non pas en largeur —, avec les outils à la portée de la main, nous

voulons dire, le dictionnaire, la grammaire, les institutions et l'aide du professeur toujours. Un prétexte alors de vouloir attendre le jour où l'élève aura emmagasiné un stock déterminé de pages de Ragon et 4,000 mots de son vocabulaire grec — on n'en demande pas tant en français! — L'on peut goûter dès ses Belles-Lettres les beautés des chefs-d'œuvre de l'antiquité. N'est-on pas suffisamment familiarisé avec sa grammaire (morphologie et syntaxe) et son vocabulaire pour répondre aux questions de littérature et de psychologie posées par le professeur?

Aussi proposerions-nous comme textes à commentaire les plus parfaits au point de vue style et langue. Les écrivains grecs n'ont pas tous produit des chefs d'œuvre. Tous ne sont pas aussi intéressants les uns que les autres. Il y a des degrés dans la perfection de leurs œuvres. A notre avis, Homère a écrit des pages classiques inoubliables qui pourraient enthousiasmer la jeunesse, si elle prenait le temps de les approfondir. L'Iliade et l'Odyssée peuvent satisfaire les appétits littéraires les plus divers: descriptions, narrations, discours, dialogues, portent l'empreinte du maître.

---

## LECTURE DE ST-JOHN PERSE (1)

Louis-Marcel RAYMOND

On peut reprocher aux critiques modernes d'avoir perdu leur pouvoir d'aimer les œuvres dont ils parlent. Il est vrai qu'il se publie aujourd'hui tant de choses et de si hâtives, dans tous les domaines, que le climat n'est guère propice pour retrouver devant une œuvre nouvelle une âme neuve. Pourtant la fonction du critique m'apparaît comme celle d'un guide en haute montagne ou à fond de cavernes indiquant du doigt ou de la lanterne les choses à admirer: la gentiane près du glacier, un miroitement particulier de la neige ou une veine de rare teinte bleue sur la paroi obscure.

De plus, les critiques, et particulièrement ceux qui font profession de présenter les poètes ou de parler poésie, affectent de plus en plus un vocabulaire aux prétentions techniques et qui emprunte à la philosophie ses termes les moins heureux. De sorte que le lecteur épris du charme d'un beau poème ne retrouve plus son plaisir à travers la glose stérilisante de l'exégète.

Aucun poète, aujourd'hui, plus que St-John Perse, ne me semble mériter la présence active de cette critique intégrale, de cette critique vivante et sensible, qui fait aimer ce qu'elle éclaire. On s'est acharné sur l'œuvre de Paul Valéry: elle n'apporte pourtant rien, dans l'ordre humain, de comparable à celle de ce voyageur qui a su enfermer dans les strophes somptueuses de ses hauts poèmes, en apparence distants, les souvenirs d'une enfance antillaise, la sagesse de la Chine et de l'Asie Centrale, l'antique nostalgie des plus anciennes familles océaniques ou africaines, et toute cette connaissance du monde planétaire, faite de menues choses habituellement enfouies dans les récits des ethnologues ou des géographes: la tache mongolienne, les morts cousus dans des linéols d'écorce de bouleau... Mais ce serait rétrécir la portée de cette œuvre que de l'enfermer dans la seule épithète « exotique ».

---

1. Cette étude est la plus complète qui a paru sur St-John Perse et elle est encore inédite.

Jusqu'ici, les publications de St-John Perse en Europe s'étaient distinguées par une sorte de semi-clandestinité. En Amérique les choses changèrent. Le Poète demeurait aussi indifférent à toute audience publique, mais les événements européens qui rejetaient sur les rives du Nouveau-Monde l'ancien Secrétaire Général des Affaires étrangères de France, libéraient Alexis Léger, Ambassadeur, de toute charge publique, et partant, de toute réserve envers son œuvre littéraire. Des périodiques s'honorèrent de publier en français et en anglais ces grands poèmes que son *Exil*, *Pluies*, *Neiges*, *Poème à l'Étrangère*, cependant que le poète autorisait une réédition bilingue de ses premiers poèmes devenues introuvables, *Eloges*,<sup>1</sup> et une nouvelle édition d'*Anabase*,<sup>2</sup> enrichie des préfaces que T. S. Eliot, Hugo von Hofmannsthal et Valéry Larbaud avaient respectivement écrites pour les traductions anglaise, allemande et russe de l'incomparable poème. L'occasion est donc bonne pour un critique du Nouveau-Monde de s'attaquer à cette œuvre avec une certaine perspective, d'essayer de la situer dans le courant poétique actuel, d'en dégager les grandes lignes et de chercher un certain nombre de clés à l'une des œuvres les plus inépuisables qui soient actuellement et sur laquelle les critiques n'ont pas fini de se pencher.

D'une vieille famille bourguignonne par les hommes, et bretonne par les femmes, dont les premiers cadets, partis de France au XVIIe siècle, devaient connaître tour à tour les vicissitudes de l'émigration coloniale à Saint-Domingue, en Georgie et en Louisiane avant de retrouver leur établissement initial aux Antilles françaises, Alexis St-Léger est né, en 1889, à Saint-Léger-les-Feuilles, petite île privée, de propriété paternelle, située tout près de la Guadeloupe. Son enfance s'est partagée entre cet îlot corallifère et les plantations de sa famille maternelle, sur la grande île antillaise, au pied d'un volcan. Dans ces décors merveilleux, et dans un cadre de traditions familiales rappelant celles de la France du XVIIIe siècle, l'enfant fait provision d'images et d'expérience humaine. Sa mémoire enregistre un certain nombre de faits qui associent son jeune âge aux forces mystérieuses

1. *Eloges and other poems*. The French text with English translation by Louise Varèse and an introduction by Archibald MacLeish. W. W. Norton & Co. New York. 1944.

2. Brentano's. 1945.

de la nature. Tremblements de terre, cyclone et raz de marée, grondements volcaniques et débordements de torrents, entretiennent à ses oreilles un singulier murmure. Une goélette américaine, enlevée par une tornade jusqu'aux pentes boisées du parc familial, lui ouvre pour ses jeux, en plein humus tropical, une corbeille féerique que les lianes ont tôt fait de transformer en bateau de fleurs et d'insectes. Hommes et bêtes se mêlent à son éducation physique. Des servantes de toute race ont soin de sa toilette et de son corps. Ses parents étant en France, l'une d'elles, prêtresse secrète de Shiva, le peint un jour en or avec du safran, l'emporte clandestinement aux rites d'incarnation et le promène ensuite de nuit, parmi les travailleurs hindous de la plantation, pour l'attouchement des malades.

*...Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.*

*Le sorcier noir sentenciait à l'office: « Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... » (Pour célébrer une enfance, II).*

Il eut pour premier maître d'humanités un vieil évêque historien, retiré dans sa famille, qui en aurait fait un helléniste si, à onze ans, après quelques années de lycée colonial, on ne l'avait emmené en France pour sa préparation aux études habituelles d'un fils de famille antillaise: lettres, médecine et droit. Voyages ensuite dans les différents pays d'Europe. En 1914, il entre dans la carrière diplomatique. Sous son nom de Saint-Léger Léger, il a déjà publié *Images à Crusôé* en 1909, *Éloges* en 1910 (cette dernière publication assurée par les soins d'André Gide). Fin 1916, on l'envoie en Chine d'où il rapportera, cinq ans plus tard, *Anabase*. Ses congés, au lieu de les prendre en Europe, il les avait consacrés une première fois à une existence de cavalier dans le désert de Gobi, une deuxième fois à une vie de marin dans les Mers du Sud, parmi les îles polynésiennes. Partout il note, il observe. Et d'abord il vit, abondamment. A Pékin, il s'était lié avec de vieux philosophes et des lettrés chinois, d'anciens hommes d'état ou chefs militaires convertis au bouddhisme. Il vivait plus dans la cité chinoise que dans le quartier diplomatique, et sur les collines avoisinantes, un ancien temple taoïste lui servait

de refuge, d'où contempler au loin la vaste houle de terre jaune qui sépare la Mongolie de la mer<sup>1</sup>.

En automne 1921, il est brusquement rappelé au monde occidental par sa participation à la Conférence internationale de Washington. Sa rencontre avec Briand et la confiance personnelle qui lui est faite par l'homme politique français vont fixer pour longtemps son destin à Paris. La légende veut que ce pacte de confiance et d'affection réelle se soit noué librement, au cours d'une promenade officielle sur le Potomac, sur un mot dédaigneux du jeune diplomate: « Un livre, c'est la mort d'un arbre!... »

En fait, le diplomate, jusqu'à sa libération, reniera en lui le poète. Et à Briand lui-même, que des politiciens chercheront parfois à mettre en garde contre son jeune collaborateur, il désavouera toujours en souriant ses premiers écrits. Sous le nom d'emprunt de PERSE (choisi, dit-on, par affection pour le poète latin de ce nom), et dans des conditions purement fortuites où l'amitié fervente de Valéry Larbaud aurait eu sa part de responsabilité, *Anabase* a déjà été publié à Paris, quand, en 1925, Alexis Léger, diplomate, assume aux Affaires Étrangères la direction du Cabinet d'Aristide Briand. Il en gardera sept ans la charge, en même temps que celle de Directeur d'Asie et d'Europe, puis de Directeur général des Affaires Politiques et Commerciales. Après la retraite et la mort de Briand, il se trouvera encore retenu au Quai d'Orsay par ses fonctions de Directeur Politique, jusqu'à sa nomination, pour un nouveau bail de sept ans, au poste d'Ambassadeur Secrétaire Général des Affaires Étrangères. En mai 1940, il refuse le poste d'ambassadeur à Washington et se retire au bord de la mer. Quelques semaines plus tard, le jour même de la constitution du gouvernement Pétain, il s'embarque pour l'Angleterre, sans avoir pu repasser par Paris. Rejoignant l'Amérique par le Canada, il débarquera à New York le 14 juillet 1940, pour y apprendre bientôt les mesures dont il est un des premiers frappé par le gouvernement de Vichy: dénationalisation, confiscation de biens, radiation de l'Ordre National, etc... Il prend ses quartiers d'exil à Washington, où l'affectueuse sollicitude du poète Archibald MacLeish lui assurera, pour

---

1. C'est à Archibald MacLeish que nous devons la plupart de ces rares renseignements biographiques (voir son introduction à l'édition américaine d'*Eloges* et une note publiée en 1942 dans la revue *Poetry*).

vivre, une situation libre de Conseiller littéraire au Library of Congress (équivalent de la Bibliothèque Nationale française).

Pendant tout le déroulement de sa vie publique à Paris, le Diplomate n'a jamais cédé au Poète que très secrètement, poursuivant parfois de nuit, ou au cours de brèves vacances sur mer, un cycle d'œuvres lyriques qu'il n'entendait publier qu'à sa libération, vers l'âge normal de la retraite. Ce sont ces manuscrits que les Allemands trouveront, et confisqueront ou détruiront, dès leur arrivée à Paris, au cours de perquisitions effectuées pendant trois jours dans son appartement de l'Avenue Camoëns. Recherche méthodique de papiers politiques et de tout ce qui pouvait concerner la personne du diplomate le plus honni de l'Allemagne hitlérienne. Sur une table vide, au milieu de la chambre de travail mise à sac, il n'est laissé, en évidence, qu'un vieux Traité de Versailles avec cette inscription en bon français épinglée comme une carte de visite: « Grand bien vous fasse, à vous, dernier défenseur de la dernière victoire française! »

Poursuivant le diplomate, les Allemands avaient atteint l'écrivain. Perte d'une œuvre nouvelle de plus de quinze années, en même temps que de toutes les œuvres anciennes, encore inédites, rapportées d'Asie et d'Océanie.

Le Poète, libéré, va reprendre sa plume.

Dès 1941, il écrivait *Exil*, que tour à tour *Poetry* en Amérique, les *Cahiers du Sud* en France, les *Lettres Françaises* en Argentine, *Les Cahiers du Rhône* en Suisse, allaient publier. Ce poème symbolisait l'exil d'un être de race supérieure, l'exil du Poète, qui restera toujours l'Exilé par excellence.

\* \* \*

Entrons maintenant dans l'œuvre de ce poète et faisons-en le tour. « Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible... » écrit St-John Perse. Ce sont en effet d'amples poèmes, aux larges strophes conjuguées et rythmées, qui font songer parfois au verset claudélien mais qui sont gonflées toujours d'une pulsation propre, d'une éloquence et d'un timbre particuliers. Des descriptions se suivent, colorées d'images neuves, de mots rares. On y fait connaissance de peuplades aux coutumes extraordinaires. Les curiosités de la nature y ont leur place et l'ethnologue, le botaniste y retrouvent les objets

de leurs recherches<sup>1</sup>. Soudain, des guillemets qui s'ouvrent laissent entendre des discours dont on ne sait qui les prononce ni qui les écoute. Les guillemets fermés, les vagues du poème continuent de se briser sur le lecteur, retenu captif dans ses rets. Déjà, on peut en dire ceci: tout symbolisme en est absent. C'est une poésie concrète, et les choses qui nous y paraissent obscures ne le sont que par notre ignorance ou notre oubli de ces choses. Rien de ce qui y est décrit ou suggéré n'est le produit de l'invention. St-John Perse épelle pour nous un monde qu'il a traversé en homme vivant, méditant et observant. Toute présence est donc là pour l'intelligibilité du chant, et le vocabulaire lui-même, aussi peu usuel qu'il semble parfois, ne fait que remonter à la réalité sensible de son étymologie. Seuls un goût de l'ellipse, une impatience de la vision et la discontinuité du récit par insertion d'interludes oratoires, peuvent éliminer le lecteur superficiel ou trop peu soucieux de l'humain.

Depuis le temps que les poètes s'interrogent sur eux-mêmes, voici avec Milocz, avec Goll ou La Tour du Pin, avec St-John Perse et Claudel, toute une école de poètes qu'on pourrait appeler expressionnistes, et que représentent assez bien en peinture, un André Masson, un Yves Tanguy, un Wilfredo Lam. Tous condensent ou transposent pour nous les impressions que le monde laisse sur eux dans ses manifestations les plus variables, sous forme d'objets réels, empruntés souvent à la flore ou à la faune, vivante ou fossile.

\* \* \*

Sommairement, on peut grouper ainsi l'œuvre de St-John Perse: *Éloges* est le livre de l'enfance, avec les autres poèmes qui s'y rattachent; *Anabase* le poème de la maturité; *Exil* et les autres pièces écrites aux États-Unis: *Poème à l'Étrangère*, *Pluies*, *Neiges*, *Vents*, constituent le livre de l'exil.

Rien de tel d'ailleurs, pour s'initier à l'œuvre de St-John Perse, que d'y pénétrer par *Éloges*. C'est l'évocation des Antilles de son enfance, sa vie sur un voilier, les domestiques, le règne végétal toujours présent, ramies et acalyphes sur les murs, chats errants, bêtes qu'on

---

1. St-John Perse fut toujours passionné de botanique. Sa famille comptait un botaniste célèbre dans la personne du Père A. Duss (1840-1924), qui fit tant pour la connaissance de la flore antillaise. Plus tard, notre poète herborise avec Francis Jammes.

descend à quai, le port plein de denrées coloniales, le vieillard mangé de lèpre.

Le poème *Écrit sur la porte*, par quoi s'ouvre le recueil *Éloges*, peint la joie de celui qui s'est fixé. Il rentre le soir fatigué et sa fille l'accueille:

*En souriant elle m'acquitte de ma face ruisselante; et porte à son visage mes mains grasses d'avoir éprouvé l'amande de kako, la graine de café.*

L'homme ressent de la fierté que sa fille l'attende « sur la plus haute marche de la maison blanche ». Il aime ses chiens, son plus fin cheval. Il regarde son chat sortir de la maison accompagné de la guenon. Il se repose. Il est heureux d'avoir choisi la terre, d'avoir renoncé à l'aventure:

*toutes choses suffisantes pour n'envier pas les voiles des voiliers que j'aperçois à la hauteur du toit de tôle sur la mer comme un ciel.*

St-John Perse semble toujours se retourner vers son enfance avec une évidente reconnaissance. Le plus beau poème d'*Éloges* est peut-être *Pour fêter une enfance*. Cette enfance, c'est la sienne, choyée, aventureuse, faite de mille joies et de quelques peines. La peine c'est d'être obligé de se laisser peigner, habiller ou conduire. La joie, c'est l'amitié d'un cheval, ou la visite aux amis du jardin et du parc, les bêtes et les fleurs, les ombres et la flamme, les mouvements de l'heure sur les savanes, hommes et femmes aux cultures, et toujours, entre les palmes ou les plus lourdes frondaisons, la mer visible au loin à hauteur de toutes choses.

*« Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous haïr. »  
L'enfant veut qu'on le peigne sur le pas de la porte.  
« Ne tirez pas ainsi sur mes cheveux. C'est déjà bien assez qu'il faille qu'on me touche. Quand vous m'aurez coiffé, je vous aurai haïe. »  
Cependant la sagesse du jour prend forme d'un bel arbre  
et l'arbre balancé  
qui perd une pincée d'oiseaux  
aux lagunes du ciel écaille un vert si beau qu'il n'y a de plus vert que  
la punaise d'eau.  
« Ne tirez pas si loin sur mes cheveux... »*

-----  
*A présent laissez-moi, je vais seul.  
Je sortirai, car j'ai affaire: un insecte m'attend pour traïler. Je me fais joie  
du gros œil à facettes: anguleux, imprévu, comme le fruit du cyprès.*

*Ou bien j'ai une alliance avec les pierres veinées-bleu: et vous me laissez également assis, dans l'amitié de mes genoux.*

Il a gardé le souvenir de tout ce monde qui travaillait sur la plantation:

*...Ma bonne était métisse et sentait le ricin; toujours j'ai vu qu'il y avait les perles d'une sueur brillante sur son front, à l'entour de ses yeux — et si tiède, sa bouche avait le goût des pommes-rose, dans la rivière, avant midi.*

*Mais de l'aïeule jaunissante et qui si bien savait soigner la piqûre des moustiques, je dirai qu'on est belle, quand on a des bas blancs, et que s'en vient, par la persienne, la sage fleur de feu vers vos longues paupières d'ivoire.*

*...Et je n'ai pas connu toutes leurs voix, et je n'ai pas connu toutes les femmes, tous les hommes qui servaient dans la haute demeure de bois; mais pour longtemps encore j'ai mémoire des faces insonores, couleurs de papaye et d'ennui, qui s'arrêtaient derrière nos chaises comme des astres morts.*

Tout le recueil bruit d'un balancement de palmes et toujours, à voix basse, chante ce leitmotiv: « Enfance mon amour... » Enfance symbolisée par ce cheval qu'il aimait, par ces servantes qui lui donnaient son bain et que le soir il épiait:

*Enfance mon amour, j'ai bien aimé le soir aussi: C'est l'heure de sortir.*

*Nos bonnes sont entrées aux corolles des robes... et collés aux persiennes, sous nos tresses glacées, nous avons vu comme lisses, comme nues, elles élèvent à bout de bras l'anneau mou de la robe.*

*Nos mères vont descendre, parfumées avec l'herbe-à-Madame-Lalie...*

Mais au matin antillais, il a consacré de plus belles pages encore:

*...Ceux qui sont vieux dans le pays le plus tôt sont levés à pousser le volet et regarder le ciel, la mer qui change de couleur. et les îles, disant: la journée sera belle si l'on en juge par cette aube. Aussitôt c'est le jour! et la tôle des toits s'allume dans la transe, et la rade est livrée au malaise, et le ciel à la verve, et le Conteur s'élance dans la veille!*

*La mer, entre les îles, est rose de luxure; son plaisir est matière à débattre, on l'a eu pour un lot de bracelets de cuivre!*

*Des enfants courent aux rivages! des chevaux courent aux rivages!...  
un million d'enfants portant leurs cils comme des ombelles... et le nageur  
à une jambe en eau tiède mais l'autre pèse dans un courant frais; et les  
gomphriènes, les ramies,*

*l'acalyphe à fleurs vertes et ces piléas cespiteuses qui sont la barbe des  
vieux murs*

*s'affolent sur les toits, au rebord des gouttières,  
car un vent, le plus frais de l'année, se lève, aux bassins d'îles qui  
bleuissent.*

*et déferlent jusqu'à ces cayes plates, nos maisons, coule au sein du  
vieillard*

*par le havre de toile jusqu'au lieu plein de crin entre les deux mamel-  
les.*

*Et la journée est entamée, le monde  
n'est pas si vieux que soudain il n'ait ri...*

*C'est alors que l'odeur du café remonte l'escalier.*

Un sourire d'autre qualité vient enchanter parfois l'œuvre de St-John Perse. Témoin ces deux pièces: *Récitations à l'éloge d'une Reine, Amitié du Prince*. Cette reine, de chair surabondante, elle est d'une beauté peut-être monstrueuse mais ses fidèles ne lui ménagent pas leur désir, tant il est vrai que les primitifs, chasseurs de pachydermes, ont une admiration mythique pour les plus lourdes femmes. St-John Perse l'exprime magnifiquement:

*« Haut asile des graisses vers qui cheminent les désirs d'un peuple de  
guerriers muets avaleurs de salive... »*

La pièce est construite de strophes se terminant toutes par cet aveu de l'impossible:

— *Mais qui saurait par où faire entrer dans Son cœur ?*

Les images crues abondent, une certaine précision qui donne bien l'atmosphère de cette cour indigène (visitée dans quelle île ou sur quelle côte?) « ...Nous louons qu'un crin splendide et fauve orne ton flanc caché, dont l'ambassadeur rêve qui se met en chemin dans sa plus belle robe! »

Et en contraste, voici l'autre poème vantant la sagesse d'un prince très maigre, dont la renommée s'étend au delà des montagnes:

*Je reviendrai chaque saison, avec un oiseau vert et bavard sur le poing.  
Ami du Prince taciturne. Et ma venue est annoncée aux bouches des rivières.  
Il me fait parvenir une lettre par les gens de la côte:*

*« Amitié du Prince! Hâte-toi... La guerre, le négoce, les règlements de  
dettes religieuses sont d'ordinaire la cause des déplacements lointains: toi  
tu te plais aux longs déplacements sans cause. Je connais ce tourment de  
l'esprit. Je t'enseignerai la source de ton mal. Hâte-toi... »*

Toute l'histoire mystérieuse d'un prince très sage qui par l'esprit règne sur son peuple. Poésie des choses lointaines, encore inasservies, poésie du récit de voyage et des enquêtes de folklore, poésie de ces grandes recensions ethnographiques sur des îles lointaines, sur des peuplades inconnues dont les coutumes nous surprennent ou nous ravissent: la femme enceinte qu'on pend par les mains pour sa délivrance, l'homme malade qu'on envoie se laver en haute mer, la fécondation du vanillier ou du dattier, le chasseur de ginseng qui va seul, sans armes et vierge, dans la forêt de cèdres de Manchourie, à la recherche de la racine de vie, comme dans le beau livre de l'explorateur Baikov.

C'est à la suite de son séjour en Chine et de son voyage dans le désert de Gobi, sur la vieille route de la soie, que St-John Perse écrivit *Anabase*.

Dans la préface qu'il a donnée à sa traduction anglaise, T.-S. Eliot trace un plan de l'ouvrage, qu'il dit avoir emprunté à Lucien Fabre.

Une chanson placée au début et à la fin du poème en donne l'atmosphère et en quelque sorte le *la*. Déjà, cette poésie vit du dépaysement des choses nouvelles, de ces faits innombrables qui arrivent par le monde et auxquels on ne prête bien souvent que la curiosité réservée au fait divers. Mais il faut voir les gens se rassembler autour du missionnaire en tournée, de l'Étranger qui a pris pension chez l'habitant, du marin qui ne navigue plus et vit au village, besace pleine d'histoires recueillies au long de leurs voyages, pour savoir de quelle charge affective ces faits sont revêtus. Un poulain qui naît dans un fourré, quelqu'un qui apporte des baies amères, fruits nouveaux et mystérieux, et nous savons que nous entrons dans cette réalité humaine qui est plus vraie que les livres et plus féconde que l'imagination.

Un Conquérant arrive qui régnera sur trois grandes saisons. Les armes brillent au soleil. Les chevaux s'attaquent à un pâturage rare :

*Les armes au matin sont belles et la mer. A nos chevaux livrée la terre sans amandes...*

Ce conquérant est pacifique. Il affirme à ses nouveaux sujets qu'il sera juste, qu'il ne dérangera point leurs coutumes, qu'il ne favorisera pas l'immigration. A deux reprises St-John Perse emploie l'image des balances pour peindre la justice de ce conquérant pacifique, et ce n'est autre que le poète lui-même conquérant le monde, à la manière dont Claudel décrit l'exercice de la poésie: une mainmise sur l'univers.

*Je ne hélèrai point les gens d'une autre rive. Je ne tracerai point de grands quartiers de villes sur les pentes... Mais j'ai dessein de vivre parmi vous.*

Dans le deuxième chant, le conquérant parcourt son nouveau domaine sous le midi coupé de cris de criquets. Le linge des grands sèche sur les « hautes pentes à mélisses ».

*Nous enjambons la robe de la Reine, toute en dentelle avec deux bandes de couleur bise (ah! que l'acide corps de femme sait tacher une robe à l'endroit de l'aisselle!)*

Et le vers suivant nous montre le lézard cueillant de sa langue habile

*les fourmis à l'endroit de l'aisselle!*

*Soudain le vent de mer disperse la lessive.*

Le conquérant a tracé les plans de la future Cité. Au chant III, il consulte les augures.

Qu'on abatte l'homme triste, par crainte de sédition. Qu'on chasse les étrangers et autres fauteurs de désordre. Qu'on trace les routes

*...où s'en aillent les gens de toute race, montrant cette couleur jaune du talon: les princes, les ministres, les capitaines aux voix amygdaliennes; ceux qui ont fait de grandes choses, et ceux qui voient en songe ceci ou cela...*

La Cité s'installe. Le gonorrhéen doit se purifier. On brûle la selle du malingre. Le tailleur suspend ses habits à un arbre. Le gram-mairien élit le lieu de ses disputes.

Au chant quatrième, la ville active comme une fourmillère est en pleine construction. En montagne, des bassins ont été construits. Filles et mules arrivent par bateau. On a mis le feu aux ronces, mettant à nu les vestiges d'anciennes constructions :

*...le navigateur en mer atteint de nos fumées vit que la terre, jusqu'au faite, avait changé d'image (de grands écobuages vus du large et ces travaux de captation d'eaux vives en montagne).*

N'est-ce pas une des plus belles conquêtes de l'homme que celle d'avoir endigué l'eau ? Ces grands barrages, ces bassins semblent d'ailleurs fasciner le poète. Il y reviendra dans *Exil*. Énumérant longuement les métiers rares auxquels on ne pense pas assez, il décrira :

*...celui qui prend la garde d'équinoxe sur le rempart des docks, sur le haut peigne sonore des grands barrages de montagne, et sur les grandes écluses océanes;...*

« Ainsi la ville fut fondée, poursuit St-John Perse dans *Anabase*, et placée au matin sous les labiales d'un nom pur ». Mais déjà le conquérant veut repartir. Il a donné des fêtes. Il a trafiqué avec les voisins de l'autre rive. Les nouveaux magistrats du port sont élus. Il regarde.

*la ville jaune, casquée d'ombre, avec ses caleçons de filles aux fenêtres.*

Le chant V est plein de projets de départ, d'impatience :

*...je m'en irai avec les oies sauvages, dans l'odeur fade du matin!...*

Le dernier vers est d'une grande beauté, parce qu'appuyé sur une image neuve et vraie :

*...Et la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage...*

Au chant suivant se précisent les desseins, et le chant VII nous montre le Conquérant décidé à marcher vers le nord, vers de « grandes lignes calmes qui s'en vont à des bleuissements de vignes improbables ».

Mais avec quelle douceur, toujours parmi ce luxe d'images dans lequel le poète nous fait vivre constamment, il nous décrit les

*...Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices...*

Viennent, dans les trois derniers chants, la traversée du désert, l'arrivée dans une grande Cité où le Conquérant est honoré d'une tente particulière. On lui apporte des fruits, des laitages, de l'eau « pour y laver sa bouche, son visage et son sexe ».

*On lui mène à la nuit de grandes femmes brehaignes...*

Mais le Conquérant veut repartir, poussé par ce tourment que le Prince Maigre d'Éloges avait diagnostiqué. Le chant X nous énumère tout ce qu'il aimerait voir. Et il se peut que la phrase par laquelle s'ouvre une longue énumération de ces faits rares auxquels nous faisons tout à l'heure allusion soit la clé de toute l'œuvre de St-John Perse:

*...beaucoup de choses sur la terre à entendre et à voir, choses vivantes  
parmi nous!*

Et plus loin:

*...ha! toutes sortes d'hommes dans leurs voies et façons...*

Ces faits, ces hommes divers, ces métiers rares, le poète les rassemble dans quelques strophes gonflées d'une poésie extraordinaire. On y fait connaissance du hongreur, de l'adalingue, de l'acuponcteur et du saunier, du péager et du forgeron de mer, de l'homme au faucon, de l'homme à la flûte, de l'homme aux abeilles. Tous ces mots sont si beaux qu'on croirait que pour ses lecteurs volontiers St-John Perse les invente. Pourtant tout est vrai et si nous allons au dictionnaire nous trouvons que le hongreur est celui qui fait profession de châtrer les chevaux, que l'acuponcture est une très ancienne thérapeutique chinoise par attouchements d'aiguilles, que le saunier est celui qui travaille le sel dans les marais salants.

St-John Perse a beaucoup médité sur la substance ou l'origine des mots eux-mêmes, sur leur évolution. Il lui arrive de nous restituer le sens primitif d'un mot dont l'usure était telle qu'on est déconcerté de découvrir ce qu'il fut et ce qu'il en est advenu.

« Fais choix d'un grand chapeau dont on séduit le bord », nous rappelle que « séduire » a d'abord voulu dire, matériellement, tirer à soi, mener vers soi.

« Cet écrivain, disait Roger Caillois, ne sait pas seulement révéler des choses inconnues. Il sait aussi multiplier le sens des mots les plus

familiers par des alliances heureuses et des greffes calculées. Il parle étrangement d'explications d'étoffes vertes ou de l'échéance d'une rive. On s'étonne: c'est qu'il s'est produit de singuliers croisements sémantiques: l'origine du mot, ses sens anciens concourant avec son emploi présent à pourvoir sa signification ordinaire de toutes sortes de développements annexes qui la transforment et le renouvellent. Le mot banal et vide devient soudain inépuisable et neuf. *Échéance* veut dire à la fois limite, pente et brusque dépression de terrain, c'est une frontière et une falaise. *Explication* évoque la triple action de déplier, d'arborer, de convaincre et donne au déploiement d'une richesse la valeur d'une sorte d'argument spécieux... Mais qui pensait d'abord à l'étymologie de ces mots? Qui se doutait, qu'abusant d'elle, on pouvait introduire à nouveau le sens de pli dans explication, celui de chute dans échéance, celui de conduire hors de la voie dans séduire ».

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. De celui qui regarde ses mains désœuvrées, St-John Perse écrit: « Que disiez-vous, trappeur, de vos deux mains *congédiées*? » (*Neiges*, II). « Elle m'*acquitte* de ma face ruisselante », lisait-on dans *Éloges*.

Et le poète ne porte pas moins d'intérêt à l'association des mots. Le choix même de ceux qu'il emploie le dit assez, et aussi la place qu'il donne aux grammairiens et aux linguistes dans son univers particulier. Dans *Anabase*, « le grammairien choisit le lieu de ses disputes ». Dans *Exil*, on voit celui qui « prend souci des accidents de phonétique, de l'altération des signes et des grandes érosions du langage; qui participe aux grands débats de sémantique... »

Dans *Neiges*, ces évolutions du langage sont la matière même du chant:

*...voici que j'ai dessein d'errer parmi les plus vieilles couches du langage, parmi les plus hautes tranches phonétiques: jusqu'à des langues très lointaines, jusqu'à des langues très entières et très parcimonieuses, comme ces langues dravidiennes qui n'eurent pas de mots distincts pour « hier » et pour « demain ». ...Venez et nous suivez, qui n'avons mots à dire: nous remontons ce pur délice sans graphie où court l'antique phrase humaine; nous nous mouvons parmi de claires élisions, des résidus d'anciens préfixes ayant perdu leur initiale, et devantant les beaux travaux de linguistiques, nous nous frayons nos voies nouvelles jusqu'à ces locutions inouïes, où l'aspiration recule au delà des voyelles et la modulation du souffle se propage, au gré de telles labiales mi-sonores, en quête de pures finales vocaliques.*

D'ailleurs la possession du langage n'est-elle pas encore la plus belle conquête humaine? Elle a donc sa place dans une œuvre qui apparaît de plus en plus, à qui l'approfondit, comme l'histoire même de l'homme prenant, peu à peu, possession de la terre entière, depuis longtemps offerte avec ses fleurs et ses fruits, ses blessures et son rire, et toutes traces de son amour.

Un autre poète a dit sa joie de découvrir l'Homme vainquant la Pampa:

*Voici que peu à peu l'horizon s'est décousu,  
et la terre s'est allongé une place fine.*

*Apparaissent des cimes encore mal sorties du néant, mais qui ont  
tout de suite malgré les réticences des lointains le prestige et la responsabilité  
des montagnes.*

*Déjà luisent des maisons le long de la bruissante déchirure des plages;  
dans le glissement du paysage, sur un plan huilé,  
déjà voici une femme assise au milieu d'un suave champ de cannes,  
et parvient jusqu'à moi  
la gratitude de l'humus rouge après les tropicales pluies.*

(Jules Supervielle: Débarcadères)

Depuis *Anabase* (1929), St-John Perse, avons-nous dit, n'avait rien publié. C'est en mars 1942 que la revue *Poetry* de Chicago eut la primeur d'*Exil*, écrit sur les dunes de Long Beach Island, dans le New-Jersey, l'année précédente. Grand événement que la parution de ce poème, peut-être plus beau encore qu'*Anabase*, parce que, chargé d'une aussi riche substance humaine, il s'ennoblit de toute la tristesse du poète exilé qui appelle à son secours les objets de son univers familial.

Ce poème est si parfait qu'il serait sacrilège de vouloir le désarticuler.

S'il fallait lui chercher un sens général, sans doute St-John Perse a-t-il voulu seulement rappeler que de tous les exilés par le monde, le poète l'est le plus totalement et le plus absolument. C'est bien là ce qui semble se dégager du long chant VI, où énumérant, un peu comme à la fin du chant X d'*Anabase*, les métiers, les emplois les plus extraordinaires — et cette liste est comme le sommet du poème —, le poète conclut: « Ceux-là sont princes de l'exil et n'ont que faire de mon chant... » Et les indications se précisent ensuite: étranger, hôte précaire, etc.

« *J'habiterai mon nom* », fut la réponse aux questionnaires du port.  
Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire.

Plus loin, avec quelle émotion, il évoque la mère et l'épouse de l'absent:

*Deux fronts de femmes dans la cendre, du même pouce visités; deux ailes de femmes aux persiennes, du même souffle suscitées...*

*Dormiez-vous cette nuit, sous le grand arbre de phosphore, ô cœur d'orante par le monde, ô mère du Proscrit, quand dans les glaces de la chambre fut imprimée sa face?*

*Et toi plus prompte sous l'éclair, ô toi plus prompte à tressaillir sur l'autre rive de son âme, compagne de sa force et faiblesse de sa force, toi dont le souffle au sien fut à jamais mêlé,*

*T'assiéras-tu encore sur ta couche déserte, dans le hérissément de ton âme de femme?*

*L'exil n'est point d'hier! l'exil n'est point d'hier!... Exècre, ô femme, sous ton toit un chant d'oiseau de Barbarie...*

*Tu n'écouteras point l'orage au loin multiplier la course de nos pas sans que ton cri de femme dans la nuit n'assaille encore sur son aire l'aigle équivoque du bonheur!*

*...Tais-toi, faiblesse, et toi, parfum d'épouse dans la nuit comme l'amande même de la nuit.*

*Partout errante sur les grèves, partout errante sur les mers, tais-toi, douceur, et toi présence grêlée d'ailes à hauteur de ma selle.*

*Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable... Nulle verveine aux lèvres, mais sur la langue encore, comme un sel, ce ferment du vieux monde.*

Ce ferment du vieux monde! On croit surprendre, dans l'exil, l'aliment même de ce silence et de cette solitude, que vient rompre un jour la belle et précieuse lettre écrite par Alexis Léger à Archibald MacLeish: « De la France, rien à dire: elle est moi-même et tout moi-même. Elle est pour moi l'espèce sainte, et la seule sous laquelle je puisse concevoir de communier à rien d'universel, à rien d'essentiel. Même si je n'étais pas un animal essentiellement français, une argile essentiellement française (et mon dernier souffle, comme le premier, sera chimiquement français), la langue française serait encore pour moi le seul refuge imaginable, l'asile et l'ancre par excellence, le seul lieu géométrique où je puisse me tenir en ce monde pour y rien comprendre, y rien vouloir ou renoncer. » (*Lettres Françaises*. No. 7-8. Février 1943).

Au début d'*Exil*, St-John Perse annonçait « ...un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien... » Et les mots semblent bien

choisis parmi les plus légers: milices du vent, épave plus soyeuse qu'un songe de luthier, plaintes de pluviers, pales d'hélices, etc. Mais ici et là, le souffle d'*Anabase* s'élève. De nouveau, St-John Perse ramasse aux quatre coins du monde, ses grandes images, ses impressions, ses sensations. Qui a mieux décrit que lui l'immense nostalgie enclose dans un peu de matière lumineuse. Lisez:

*...l'aile fossile prise au piège des grandes vèpres d'ambre jaune.*

Tout le poème dans l'ensemble nous peint le sable, les espaces très vastes, les espaces très vides, et les lieux fades, les déserts, la mer au bruit de crânes, tous cirques que le poète emplit de sa vaste plainte d'exilé.

Et le poème se clôt sur des menaces:

*...Comme celui qui dit à l'émissaire, et c'est là son message: « Voilez la face de nos femmes; levez la face de nos fils; et la consigne est de laver la pierre de vos seuils... Je vous dirai tout bas le nom des sources où, demain, nous baignerons un pur courroux.*

Nous entendrons longtemps ce dernier vers, d'une si hautaine splendeur:

*Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race...*

\* \* \*

C'est *Hémisphères*, la belle revue fondée à New York par Yvan Goll, qui eut la primeur de *Poème à l'Étrangère*, reproduit dans *Fontaine* d'Alger, et dans le *Briarcliff Quarterly* de New York. Cette publication était accompagnée d'un texte très intelligent de Roger Caillois *Sur l'art de St-John Perse* (reproduit plus tard dans *Fontaine* à Alger et à Paris, et dans le *Sewanee Review* aux États-Unis).

L'exil est encore le contre-point, la basse sourde de ce poème. Écrit à Washington, on y retrouve le cadre de la vie américaine, sa faune usuelle: « cet oiseau vert-bronze, d'allure peu catholique, qu'ils appellent Starling », le « cardinal » aussi, l'oiseau incomparable auquel le poète consacre quelques lignes:

*...Ne dites pas qu'un oiseau chante, et qu'il est, sur mon toit, vêtu de très beau rouge comme Prince d'Église. Ne dites pas — vous l'avez vu — que l'écureuil est sur la véranda, avec le paper-boy, les Sœurs quêteuses et le laitier...*

L'Étrangère, le sang vert des Castilles battant à sa tempe, se prend à douter de la réalité de son tourment. Les cloches chantent pour elle seule: « Rue Gît-le-Cœur... Rue Gît-le Cœur... » Elle adjure le Poète de lui restituer, par le pouvoir de ses mots, le miracle d'une heure d'Europe.

*...O vous, homme de France, ne ferez-vous pas que j'entende, sous l'humaine saison, parmi les cris des martinets et toutes cloches ursulines, monter dans l'or des pailles et dans la poudre de vos Rois un rire de lavandières aux ruelles de pierre?*

L'été s'achève, poursuit l'Étrangère. Déjà trois années ont passé. Voici septembre où

*...la Ville encore au fleuve versera toute sa récolte de cigales mortes d'un Été.*

Il lui semble que l'oiseau-moqueur se rie de sa détresse. Périodiquement, des invasions s'abattent sur l'Europe; périodiquement des hommes prennent le chemin de l'exil:

*...Et cette histoire n'est pas nouvelle que le Vieux Monde essaime à tous les siècles, comme un rouge pollen...*

Et le lecteur tourne la dernière page, envoûté par l'art du magicien, ivre d'images nouvelles, et l'oreille close pour longtemps sur cette sourde plainte humaine qui fait

*...L'ombre plus noire au cœur des althaeas...*

\* \* \*

Alors que St-John Perse est à Savannah, voici que les grandes pluies ont commencé, de gros nuages sombres s'installent sur pilotis et font de la ville une immense prison. Sur un sujet aussi ancien que la pluie, il écrit un poème extraordinaire, tant sa substance intérieure est, par ailleurs, de toutes choses enrichie. Le premier vers est déjà merveille:

*Le banyan de la pluie prend ses assises sur la Ville...*

Selon sa magie transformante, le poète nous fait assister de nouveau à d'étranges phénomènes. L'éclair devient « la grande onciale de feu vert », le commerce de l'embrun nous fait respirer des parfums

« d'arum et de névé », le ciel lacéré de pluies devient « pur vélin rayé d'une amorce divine ».

Et que les pluies lavent bien toutes choses! « la face triste des violents, la taie sur l'œil de l'homme de bien ». Qu'elles lavent aussi « l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire: les grandes annales officielles, les grandes chroniques du Clergé et les bulletins académiques... les bulles et les chartes... »

*« Lavez, lavez la bienveillance au cœur des grands Intercesseurs, la bienséance au front des grands Éducateurs, et la souillure du langage sur les lèvres publiques. Lavez, ô Pluies, la main du Juge et du Prévôt, la main de l'accoucheuse et de l'ensevelisseuse, les mains léchées d'infirmités et d'aveugles, et la main basse, au front des hommes, qui rêve encore de rênes et du fouet... avec l'assentiment des grands Intercesseurs, des grands Éducateurs.*

Les pluies cessent soudain. Elles ont tout lavé, tout purifié. Maintenant les herbes folles, les cactées monteront entre les pavés de la Ville. La terre exhale un parfum nouveau. C'est la nubilité des choses retrouvée.

*Et dans la chair navrée des roses après l'orage, la terre, la terre encore au goût de femme faite femme.*

\* \* \*

Les grands mouvements naturels — migrations de peuples ou d'alevins, dispersion d'insectes sur les eaux, aussi bien que les plus vastes girations célestes et le jeu, parmi nous, de toutes forces météoriques — semblent toujours hanter la solitude du Poète. Le titre même d'*Anabase* rappelait déjà la Retraite des Dix Mille et le poème *Pluies*, écrit dans une Amérique semi-tropicale, chantait éperdument l'affranchissement du lien terrestre. A New York, St-John Perse écrivit *Neiges*, et plus tard, dans une île des côtes du Maine, il allait consacrer aux Vents son plus vaste poème, que je ne connais pas encore, le grand format de cette édition ne rendant pas son expédition facile.

Nul plus qu'un Canadien ne témoignerait de cette transe humaine décrite par le Poète à la première approche des neiges (appelée chez nous si joliment: « bordée de neige! »)

*Nul n'a surpris, coante St-Jonn Perse, nul n'a connu, au plus haut front de pierre, le premier affleurement de cette heure soyeuse, le premier attouchement de cette chose agile et très futile, comme un frôlement de cils. Sur les revêtements de bronze et sur les élancements d'acier chromé, sur les moellons de lourde porcelaine et sur les tuiles de gros verre, sur la fusée de marbre noir et sur l'éperon de métal blanc, nul n'a surpris, nul n'a terni*

*cette buée d'un souffle à sa naissance, comme la première transe d'une lame mise à nu... Il neigeait, et voici, nous en dirons merveilles: l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse en proie aux souffles de l'esprit, enflait son corps de dahlia blanc...*

Le poète se retient de trop admirer. Il pense aux « vaisseaux en peine dans tout ce naissain pâle [poussant] leur meuglement de bêtes sourdes contre la cécité des hommes et des dieux », aux bûcherons du haut pays dont les mains sont gelées, à toutes misères errantes que le froid rend plus solitaires. La neige a tout recouvert: les lieux vagues hérissés de mâchefer, les ruelles sales, les décombres, les « cendres mortes des camps levés ». Elle a aussi caché la trace de pas aimés. Et de nouveau aussi, comme dans *Exil*, un pur visage de mère s'éclaire au loin, avec douceur, sur cette couche blanche d'absence, ces

*...neiges cruelles au cœur des femmes où s'épuise l'attente ?*

*Et Celle à qui je pense entre toutes femmes de ma race, du fond de son grand âge lève à son Dieu sa face de douceur. Et c'est un pur lignage que tient sa grâce en moi. « Qu'on nous laisse tous deux à ce langage sans paroles dont vous avez l'usage, ô vous toute présence, ô vous toute patience! Et comme un grand Ave de grâce sur nos pas chante tout bas le chant très pur de notre race. Et il y a un si long temps que veille en moi cette affre de douceur...*

*Dame de haut parage fut votre âme muette à l'ombre de vos croix; mais chair de pauvre femme, en son grand âge, fut votre cœur vivant de femme en toutes femmes suppliciée... Au cœur du beau pays captif où nous brûlerons l'épine. c'est bien grande pitié des femmes de tout âge à qui le bras des hommes fit défaut. Et qui donc vous mènera, dans ce plus grand veuvage, à vos Églises souterraines où la lampe est frugale et l'abeille est divine ?*

*.....*  
*Neigeait-il, cette nuit, de ce côté du monde où vous joignez les mains ?*

Ainsi *Neiges*, comme les trois autres poèmes, sous son allure apparemment hautaine, demeure un chant d'exil, une plainte d'immense humanité. A lire ce qu'ont écrit en Amérique St-John Perse, Yvan Goll — dans ses *Chansons de France* notamment —, et Jules

Supervielle, on comprend que l'exil est le climat réel de la poésie, faite avant tout de nostalgie. Il paraîtra plus évident, dans quelques années, qu'une grande poésie française, de 1940 à 1945, s'est écrite en dehors de la France. Pierre Jean Jouve en Suisse, St-John Perse en Amérique bénéficiaient de l'éloignement nécessaire pour mieux entendre chanter en eux la chose française, et la fixer, dans le meilleur et le plus pur, le plus immuable de son incorruptible essence.

\* \* \*

Telle est donc cette œuvre « perséenne », humaine par excellence et tout imprégnée des conquêtes de l'homme. Elle s'efforce d'annexer des domaines nouveaux tout en se défendant du lecteur paresseux par une exigence formelle exceptionnelle, par un choix d'appropriations rares et d'associations inattendues, qui ouvrent soudain des portes sur l'étrange, même au moyen de mots très simples et très usuels. Le souffle qui porte ces grands poèmes s'enfle parfois jusqu'à l'ivresse du nombre, mais un tel mouvement demeure toujours commandé par l'ampleur même du sujet, par l'immensité même du cadre.

Commentant *La Jeune Parque*, Gustave Cohen<sup>1</sup> écrivait que ce poème ne paraissait obscur que parce qu'il rutilait d'aveuglante lumière. Il recommandait pour sa familiarité une série de lectures, préconisant, au lieu du vaste appareil exégétique de Jean Hytier<sup>2</sup>, la méthode d'imprégnation. On pourrait recommander la même méthode à ceux qui veulent entrer dans l'univers de St-John Perse.

Ses poèmes ne paraissent obscurs qu'aux esprits inattentifs. Ce n'est pas l'afflux de lumière qui les obscurcit, mais la précision même des objets qui y sont évoqués, puis magnifiés pour nous sous la réfraction de l'instrument poétique.

Il ne s'agit plus ici d'une poésie d'élégiaque qui berce ses beaux tourments ou qui chante sa tristesse et sa joie au fond des parcs d'automne et des jardins bordés de buis. Un homme sans âge enferme le monde immémorial dans des strophes très larges, où revit la patiente

1. Gustave Cohen: *Essai d'explication du Cimetière marin suivi d'une glose analogue sur La Jeune Parque*. Avant-propos de Paul Valéry. Gallimard-De Visscher. 1946.

2. Jean Hytier: *Etude de la Jeune Parque*. L'Arche, No. 9. pp. 3-44.

industrie de la terre, et cette longue familiarité de l'Homme avec tout ce qui l'entoure: avec les bêtes qu'il a, à longueur de siècles, domestiquées, et avec tout ce qu'il faut savoir de l'heure de leur traite, ou de la saison de leur tonte; avec le feu, sa plus belle conquête, qu'il tient maintenant captif à son foyer; avec les plantes dont il confesse chaque jour de nouveaux secrets — celles qui donnent du caoutchouc et celles qui procurent le sommeil, celles qui provoquent l'ardeur et celles qui arrêtent la dysenterie, celles dont il consomme les pétioles, mais rejette les racines vénéneuses; et les herbes qui vont dans le potage et celles qu'on n'associe qu'aux viandes; et toutes celles qui suivent la civilisation de la vigne ou du bouleau! (Tant de choses encore à voir et à décrire, à annexer au bagage humain!)

Dois-je dire que l'explorateur, le naturaliste et l'anthropologue ne seront nullement dépaysés s'ils ouvrent *Anabase* ou *Exil*. Les amateurs de livres rares ne détesteront pas non plus qu'un poète ait songé à immortaliser le culte réservé à leurs almages, à leurs portulans ou à leurs bestiaires. (Le seul mot de *portulan*, déjà si beau en soi! Et combien plus beau, de désigner ces grands livres nautiques qui servaient à guider les anciens navigateurs aux approches des ports). L'ethnologue retrouvera peut-être les sacrifices en usage chez telle tribu particulière pour la dédicace d'une mare, les purifications pratiquées chez tels insulaires. Le botaniste respirera avec gourmandise « le parfum d'une petite immortelle des sables » ou les « hautes pentes à mélisses ». Il aimera qu'un poète ait loué les vertus fixatrices de l'élyme des grèves.

L'Homme a appris à tirer parti des fibres du raphia pour attacher ses rosiers; des larges gaines du palmier royal, le Cubain se construit un bohio; de l'écorce imputrescible du bouleau, l'Indien de l'Amérique du Nord se tresse une cabane: alliances très anciennes. Un agave, le sisal, fournit une fibre dont certaines peuplades se font des jupes ou tressent des perruques à leurs divinités: ainsi au cours d'une visite nocturne dans un musée que menace l'avance des armées, le poète, décrivant le grand hall « où s'émiettent, sous verre, les panoplies de phasmes, de vanesses », « porte sa lampe aux belles auges de lapis, où friable, la princesse d'os épinglée d'or descend le cours des siècles sous sa chevelure de sisal... » Phrases qui semblent sybillines, mais qui brillent d'une beauté particulière à ceux qui connaissent le nom de quelques papillons, ou d'une des plantes dominées par l'Homme.

Ces choses rares sont belles. Elles ont parfois les honneurs du fait divers dans les journaux. *Time Magazine* pourrait faire cas du jardinier qui a réussi à obtenir des framboises blanches ou qui, d'une main experte, a su hybrider un rosier d'Himalaya à une ronce d'Europe. Où avons-nous entendu parler de ces aigles qui viennent chaque année faire leur nid sur le toit du *Sun Life Building* et qui tiennent, des heures durant, des centaines de Montréalais les yeux fixés au ciel?

Coïncidence? On les trouve dans *Poème à l'Étrangère*:

*...un couple d'aigles, depuis hier, tient la Ville sous le charme de ses grandes manières.*

Et qui sait si ces menus faits n'ont pas une charge poétique plus considérable que les thèmes conventionnels d'Orphée, du vaisseau-fantôme, du rossignol d'amour ou du cyprès de la mort? Ils laissent en tout cas plus de traces dans nos mémoires et enrichissent nos cœurs de plus vivante magie. J'ai souvenir d'un automne où des orages avaient rabattu sur notre ville une bande de guillemots labradoriens séparés de la horde migratrice: on les trouvait partout dans les parcs, le long des maisons et dans les fossés, mourant de faim ou d'épuisement, les yeux emplis d'un désespoir que la présence humaine ne faisait qu'aggraver. Une autre fois, un vol d'outardes, passant à hauteur de clocher, avait plongé la ville dans l'obscurité durant vingt minutes: encore dans mes oreilles le bruit de ce bataillon sonore et compact...

Loin des sentiers battus, aussi bien que des controverses d'écoles littéraires, St-John Perse a élevé une œuvre qui tient dans peu de pages, mais dont le commentaire appellerait bien des livres, car ce qui nous est proposé là, c'est l'histoire même de l'Homme, comme seul le géographe humain ou l'ethnologue, doublé d'un grand poète, pourrait l'écrire.

Honneur à St-John Perse qui, faisant une telle place à l'Homme, a su trouver un style et créer une forme dignes de son haut dessein. Honneur aussi à celui qui, du fond de sa solitude personnelle, en terre étrangère, a trouvé des accents où son peuple reconnaîtra toujours l'écho de son âme collective et de son génie propre.

## DOCUMENT

### THE NEW CLASSICAL CURRICULUM AND ITS IMPACT ON UNIVERSITY COURSES

*Afin de renseigner les autorités des universités de langue anglaise du Canada sur les changements apportés récemment dans l'enseignement secondaire, M. Lortie a présenté ce rapport lors de la réunion annuelle de l'Association nationale des Universités canadiennes qui eut lieu à Montréal en juin 1947. Le texte de ce rapport a paru dans le compte-rendu annuel de cette Association qui a bienveillamment accordé à l'Action universitaire la permission de le reproduire.*

It is well known that education in Quebec has undergone a series of changes during the last twenty-five years. At the time when Montreal University was given its autonomy the result was beneficial to both Laval University, which was the parent institution, and her emancipated daughter in Montreal. Instead of carrying on as two collections of professional training schools, which they had been to that time, the enlightened leadership of progressive educators led both institutions into a healthy competition for the development of higher education. It was soon realized that the classical course, though still considered as one of the best means of disciplining the mind, was altogether deficient because it relied too much on the supposedly exclusive powers of the Latin-Greek humanities and too little on the possible virtues of mathematics and the sciences for preparing the mind to exercise its activities in the modern world.

When the faculties of medicine and engineering decided to increase their standards and when the faculties of pure science were founded it was soon found that not only the candidates did not possess the entrance requirements that are expected from a high-school graduate, but it was also demonstrated that the products of our classical colleges, though they had more than the required degree of intelligence for successful scientific studies, did not have the proper

attitude of mind for a profitable study of science. They had to unlearn some of the things they had been taught, and they had to learn new ways of looking at nature and its problems. It was brought to the attention of the authorities in charge of secondary education that their neglect of science was handicapping their students in many ways and depriving them of opportunities available only to those who had adequate scientific training; that their method of teaching the sciences from books only and learning by rote was detrimental to the intellectual formation that they prided themselves of imparting to the youth and that, on the contrary, the natural sciences if taught according to the scientific method of observation, comparison, comparison, classification and experiment, could very well co-operate with the humanities of which, after all, they are an important part; that the modern world, with its emphasis on scientific thinking and on technical progress, required a mind ready to understand it and to interpret its complexity.

The revelation of such facts, at a time when Einstein's theory, Bohr's electronic theory of the atom, radio and aviation were discussed in the daily press, found a ready answer in the minds of well-meaning educators. When they were told moreover that the science content of the classical course of the 1920's was even smaller than that of 1775, when conic sections were taught, and that of 1850, when calculus was part of the course of the Séminaire de Québec, they knew that something had to be done in order to remedy the situation. A little later, the Pope himself not only advocated a more serious study of the natural sciences as a prerequisite to that of philosophy but insisted that it must be the best that could be offered. His Holiness believed that in a world where science has become so powerful and is considered by many as a menace to religious faith, Catholics must not be afraid of it but, on the contrary, they should be well versed in its methods and even contribute to its advancement.

About the same time however, American colleges, under the influence of Hutchins, were complaining of the ill-effects of early and overspecialization of their students and were contemplating to go back to the humanities. The result of these two conflicting sets of circumstances, together with a natural reluctance on the part of Quebec educators to go from one extreme to the other, was that the changes

made represent a worthy attempt to reach a happy equilibrium between the humanities, philosophy and the sciences.

It is not necessary to describe the various stages of the transition from the time when very little science was taught, some twenty-five years ago, to the present time when our classical course, without having lost its traditional backbone of languages and philosophy, has given a greater importance to the natural sciences and to mathematics. Let us see first what were the essentials of the curriculum around 1925. For six years, a student was trained in French, Latin, Greek and English with the necessary complements of history, arithmetic, and religious instruction. Some colleges offered courses in algebra and plane geometry and, according to the fancies of individual teachers, elementary notions of botany and zoology. But nothing of that sort was required when their students underwent the series of examinations required for successful completion of the first part of the baccalaureate. A student was not expected to know anything above elementary arithmetic though he actually could have known much more. During the last two years of his course, the student had to take courses in philosophy and a rather extensive program in which mathematics (not above solid geometry, second degree algebra and elementary trigonometry), descriptive physics, chemistry, astronomy, biology and geology, could only be introduced.

When a student succeeded well in both parts of the examination, he was granted the degree of B.A. If he fared well in the first part and not so well in the second, he was given a B.L. and if his success was good in the second part and not so good in the first part, he was handed a B.Sc. It was rather ridiculous that a degree in Science be the culmination of a course in which science had so little a share, and this practice was the first to be abandoned.

Before describing the new curriculum it is perhaps necessary to establish the relationship of the institutions dispensing it with Laval and Montreal Universities. Unlike other Canadian universities, Laval and Montreal do not teach the humanities, philosophy and the sciences on the undergraduate level within their own walls. The actual teaching of these subjects was done in private institutions, the classical colleges, long before the universities were founded. These colleges were affiliated with the universities, of which they constitute the Faculties of Arts *extra muros*. Programs and examinations are under the authority of

the universities but the actual teaching is left in care of each college. Examination papers are submitted by individual professors in each case to a screening committee of specialists who deliver them to the university for final choice usually by a university professor. The same sets of papers are written by all candidates in their individual colleges, on the same day, under pseudonyms and returned, under individually sealed envelopes, to the Committee appointed to mark the examination papers. Following a favorable report of this Committee, the University delivers the degree of Bachelor of Arts to successful candidates. There are some forty-five to fifty of such colleges affiliated with one or the other of Laval and Montreal Universities. The average age of candidates to the B.A. is twenty years and a few months and the number of bachelors usually close to twelve hundred each year.

Now for the new curriculum. It is divided into three parts. During the first four years, corresponding roughly to a High-School course, the rudiment of Latin and Greek is taught along with French and English. The main departure from the previous system is the introduction of an elementary science course (botany, zoology, physics and chemistry) algebra and geometry. The method followed is sound because it is based on observation and experiment and does not intend to teach formally these subjects. In algebra, the first degree must be mastered and the first book is the assignment in geometry. Here again the main purpose is to introduce the student to the abstract way of reasoning instead of learning an extensive program for its own sake. At the end of these four years, all students write an examination covering the following subjects: French and English compositions, Latin theme and version, Greek version, and mathematics. The passing mark is 60% and this examination, sanctioned by the universities, entitles successful candidates to the diploma of "immatriculation" which however they are not obliged to take. This "immatriculation", unlike the "matriculation" of other universities, has little practical value; but success in its examinations is required for entrance into the College course that is now about to be described. It is of interest to note that a "livret scolaire", containing all monthly results of private examinations during the four years in every subject included in the course, may help a student who makes between 55 and 60% in the "immatriculation" examinations, if he has averaged a consistent 60% in all subjects.

In the two years immediately following "immatriculation", may be seen the firm determination of not letting science interfere with the humanities. There is practically no science taught in the class of "Belles-lettres" and the modicum retained is just sufficient to prevent a complete loss of contact but not enough to provoke interest on the part of the student. Such diversion of interest is to be avoided since all effort is to be devoted to the humanities. There is still the belief, strongly expressed in the syllabus, that the teaching of science must not be concurrent with that of the humanities but subsequent one to the other. Geology and some biology are tolerated because they have some relations with man himself. Curiously enough, mathematics was never considered as a science by the authorities of the classical colleges and it is probably for this reason that it has been finally included in the first part of the examinations for the Bachelor's degree. But it is comforting to see that mathematics includes at that stage the first and second degrees of algebra, plane geometry and elementary analytical geometry. All candidates must write a paper on this subject. One can see in such a program, the drastic change that has occurred. Only a few years ago, according to the official program a candidate was not expected to know any algebra. Examinations for the first part of the College course include French and English compositions, Latin theme and version, Greek version and mathematics. The "livret scolaire" again includes subjects which comprise history, biology, geography and other minor items but does not help a candidate to make the passing mark.

What may be considered as the most profound departure from tradition is that an option is now offered to students entering the last two years of the classical course. In Section A, of philosophy-science option, the main characteristics of the old curriculum are maintained but with a revised and increased science course which is intended to acquaint the students with the facts and methods of science. The course is highly superior to that of a few years ago and it also gains from the fact that where and when option B is offered, the science courses of Section A are given as a part of the more advanced one taken by the students in Section B.

The final examinations in option A rate the subjects in the following way:

Philosophy (two papers).....	55%
Mathematics.....	20
Physics.....	15
Chemistry.....	10

In Section B, the following distribution of the marks indicates the predominance of the sciences:

Philosophy.....	40%
Mathematics.....	25
Physics.....	15
Chemistry.....	10
Biology.....	10

In this Section B, the hours devoted to philosophy have been necessarily curtailed but a course has been devised embodying all the essentials of the traditional scholastic philosophy that are necessary for a person who is not preparing for theology. The program is unequally divided between the two years, the second one being heavily weighted with science courses. Not all the classical colleges at yet offer this Option B because it requires greater laboratory facilities than are available in some places and also because too few students would take it. All professors are University graduates in science.

For our English-speaking colleagues, the best way to appraise the value of the new curriculum is to compare it with what is taught in other Canadian institutions. My own experience, having taught in the University, in classical colleges and in High-School at the Senior Matriculation level, enables me to attempt a fair and practical comparison between this new curriculum, so far as the sciences are concerned, with those of Canadian universities. If we take for instance a university that is conducting a Senior Matriculation examination in the Sciences that is parallel with its own examinations in the same subjects, I would compare them in the following way:

In mathematics, the program of Section A may be more than favorably compared with that of Junior Matriculation while that of Section B, where algebra, plane and solid geometry, trigonometry, conic sections and elementary calculus are taken, is itself very favorably comparable to the program of Senior Matriculation.

In physics, the two programs are comparable and the subject matter is just as extensive in either case, but I am inclined to think that problems may be a more important part of the Senior Matricu-

lation examination than in that of our classical college. Given the proper attitude on the part of the teachers, there is no reason why a classical B.A. of Section B cannot be as proficient as a student who has completed a first year course at the institutions taken as a basis for comparison.

Chemistry of Section B is, in my opinion, superior to that of English-speaking universities because, in addition to a comparable development of general and inorganic chemistry, the organic part is strongly developed.

Biology is seldom taken in Senior Matriculation courses together with mathematics, physics and chemistry, but is compulsory in Section B along with the above-mentioned subjects. The program is comparable to that of first year zoology and botany.

As a whole, this science program covers a wider portion of the scientific field than any first year science course in any Canadian university. We shall not forget however that I have only analyzed here the science content of this program. Taken together, with the courses in the humanities and in philosophy, this constitutes a tripos the equivalent of which is not to be found anywhere else. It is generally recognized that this training is unique and, according to many who expressed their views on the subject, it imparts to the students an intellectual maturity and an alertness second to none in addition to giving them a solid background against which their scientific knowledge takes an added lustre.

So far as science, philosophy and languages are concerned, the new curriculum courses are real university courses. We must admit that in such other subjects as economics, modern languages, (except English) and experimental psychology, the classical course does not offer much that can be compared to what is given in other Canadian universities. But even bearing that in mind, there is no reason that, when comparing it to other general B.A. courses, the classical B.A. should be held inferior.

This new curriculum is not a project. It is now in the fourth year of its existence and its first graduates receive their degrees this year. Laval and Montreal universities have had to modify some of their entrance requirements to receive those new graduates. At Laval, they will be admitted directly to the first year of the B.A.Sc. course when others have to take a prescience course and pass an entrance

examination. At Montreal, they will be admitted to the second year of the B. Sc. course without examination and they will not have to take the premedical course providing that they pass the new entrance examination which is required of all applicants to first year of the medical course. Other changes are contemplated and will become necessary as soon as the number of such graduates increases in the future. In the Faculty of Science of Montreal University, a careful study of the situation has revealed that it is possible to offer an Honors course of three years to graduates of Section B, considering that they have more than the equivalent of first year science and that we do not have to instruct them in anything but the sciences.

In resumé, the new curriculum of the classical colleges represents a step in the right direction, and, if we are to believe certain indications, it will be followed by other steps that will make it possible for a greater number of young people to accede to the Bachelor's degree and enter the professions.

LÉON LORTIE

---

## *ECHOS ET NOUVELLES* (1)

Monsieur Alfred FERVAC-LAROSE a été nommé vice-président de Poulenc Frères et a été élu doyen de la Faculté de Pharmacie en remplacement de M. A.-J LAURENCE qui prend sa retraite.

\* \* \*

M. JOSEPH FOLLIET, professeur à la faculté catholique de Lyon, a donné une série de cours à l'Université et a été fait docteur Honoris causa en sciences sociales de l'Université de Montréal.

\* \* \*

Le docteur ANTONIO SAMSON, assistant professeur en Orthopédie à l'Université de Montréal, vient d'être nommé chirurgien orthopédiste américain par The American Board of Orthopaedic Surgery.

\* \* \*

ME ROLAND A. MILLETTE a été créé conseil du roi.

\* \* \*

L'honorable ÉDOUARD ASSELIN, c.r., le DR RICHARD GAUDET, et ME BERNARD Couvrette, c.r. ont été élus administrateurs des Prévoyants du Canada.

\* \* \*

La Faculté de Chirurgie dentaire a reçu à son cours de perfectionnement quarante-deux dentistes de l'Amérique de Nord. Ce cours de perfectionnement est confié au DR PAUL GEOFFRION, chef du service d'orthodontie à l'Université.

\* \* \*

1. Par suite d'une trop grande abondance de matière, nous sommes obligés de remettre à notre prochaine livraison plusieurs échos de même que la revue des Livres.

L'Université a décerné un doctorat honorifique au Dr Philippe-E. BLACKERBY, du service dentaire de la fondation Kellogg et le titre de professeurs honoraires aux Drs LEUMAN-M. WAUGH et JOSEPH-E. JOHNSON.

\* \* \*

La Fondation ROCKEFELLER a octroyé une bourse pour des études supérieures en géographie à M. PIERRE CAMU, diplômé de la Faculté des Lettres.

\* \* \*

M. Y.-R. TASSÉ, Po '35, a été élu vice-président de l'Association des ingénieurs diplômés du cours de la Cie Can. General Electric.

\* \* \*

M. ROBERT DOSTERT est nommé professeur agrégé de chimie générale et de chimie biologique à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Montréal.

\* \* \*

On nous signale que les LABORATOIRES POULENC de Montréal viennent d'accorder une subvention à la Clinique d'Arthrite de l'Hôpital Général d'Ottawa pour permettre la poursuite des travaux sur différents médicaments antirhumatismaux. Ces études sont effectuées sous la direction du docteur LÉOPOLD MANTHA.

\* \* \*

Le Dr ALBERT GUILBEAULT, directeur de la clinique BCG de Montréal, représentera le Canada au congrès international de clinique BCG qui se tiendra à Paris les 21, 22 et 23 juin prochain.

\* \* \*

Le Dr CLAUDE BERTRAND a été nommé neuro-chirurgien de la commission provinciale des accidents de travail.

\* \* \*

ME GUSTAVE MONETTE, bâtonnier général, a présidé une réunion du conseil général du Barreau de la province, qui s'est tenue aux Trois-Rivières.

\* \* \*

ME GÉRARD MICHAUD a été élu président de l'Association du Notariat canadien, district de Montréal.

\* \* \*

Le notaire J.-A. SAVOIE a été élu membre du Conseil d'administration de la Compagnie du Tramway.

\* \* \*

L'HONORABLE LUCIEN GENDRON, c.r. a été nommé représentant de la Commission des tramways sur le tribunal d'arbitrage constitué pour enquêter sur l'augmentation des tarifs des tramways.

\* \* \*

Le nouveau Conseil d'administration de l'Association des Licenciés H.E.C. se compose des membres suivants: M. ROSAIRE COURTOIS, président, ROBERT LETENDRE, 1er vice-président, M. GEORGES MASSON, 2e vice-président, M. ROBERT PERRON, secrétaire général, M. LUCIEN VIAU, trésorier; les conseillers sont: MM. JEAN C. AUBRY, GÉRARD FILION, VIANNEY PINEAULT, ROSAIRE ARCHAMBAULT, SARTO OUELLET.

\* \* \*

M. L.-J. TROTTIER, c.r., est nommé gérant général adjoint de la Banque Provinciale du Canada.

\* \* \*

Le docteur O.-R.-A. LEROUX a été nommé au poste de directeur adjoint des services des indiens pour la Province de Québec.

\* \* \*

Le docteur O.-E. CAZA a été élu maire de Valleyfield.

\* \* \*

*A la Faculté des Sciences:* M. JACQUES DE REPENTIGNY, M. Sc., a soutenu une thèse de doctorat ès sciences chimiques ayant pour sujet: « Préparation des dérivés organomagnésiens sans éther ».

M. BENOÎT LADOUCEUR, M. Sc., a soutenu une thèse de doctorat ès sciences chimiques ayant pour sujet: « Méthode de préparation des cétones à partir des dérivés organomagnésiens et des orthoesters ».

M. ROGER DESJARDINS, M. Sc., a soutenu une thèse de doctorat ès sciences chimiques ayant pour sujet: « La pyrolyse des glycérides, tels que la tristéarine, la trioléine et les huiles de poisson, en phase pseudo-gazeuse et dans la vapeur d'eau ».

Les trois candidats ont obtenu le grade de docteur ès sciences.

\* \* \*

Le docteur J.-A. MILLET a été élu président de la Société de Phtisiologie de Montréal.

\* \* \*